

Le journal francophone de l'université McGill

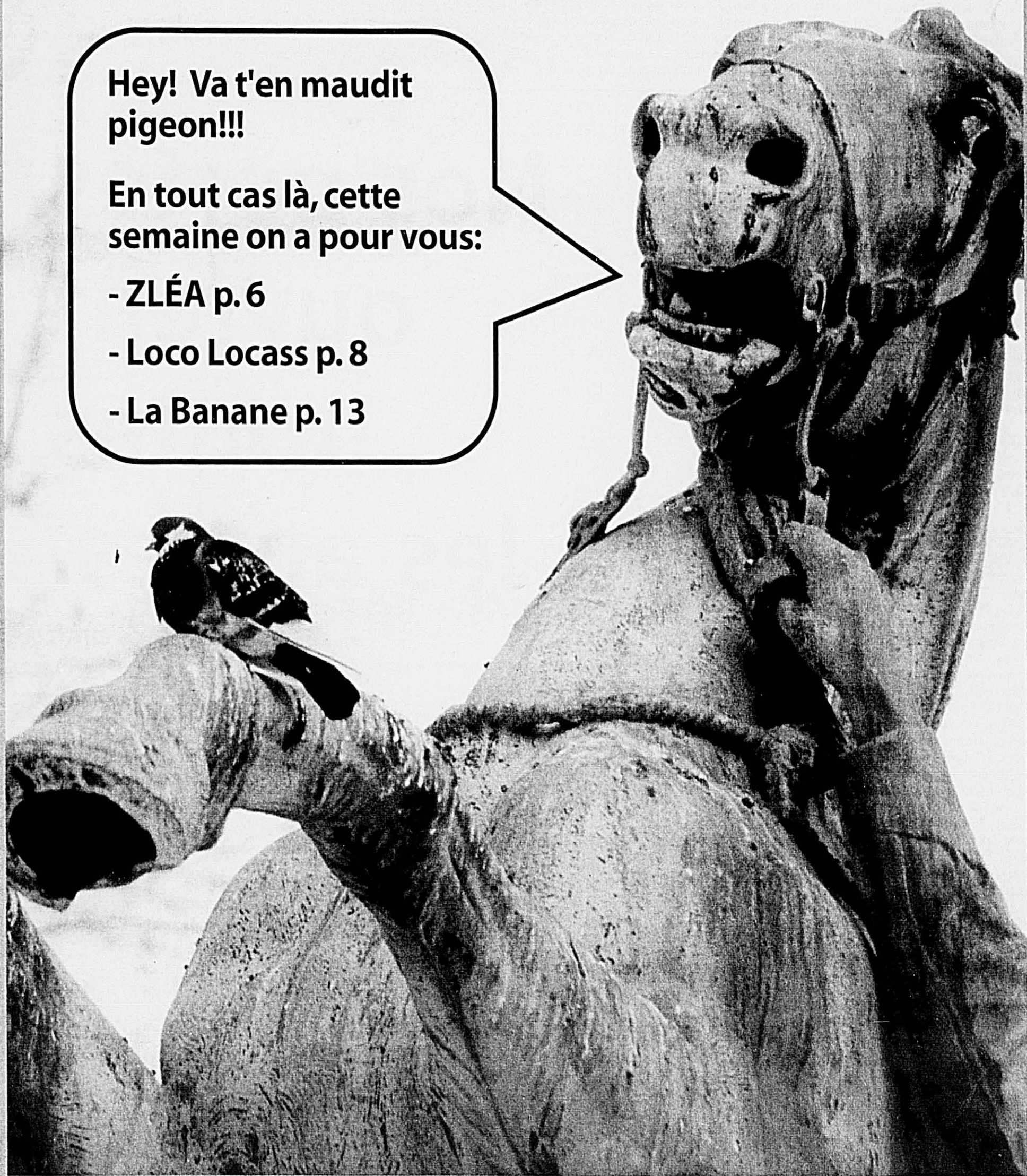
Le Délit

vol. 90, num. 30, le mardi 30 janvier 2001

Hey! Va t'en maudit pigeon!!!

En tout cas là, cette semaine on a pour vous:

- ZLÉA p. 6
- Loco Locass p. 8
- La Banane p. 13



commentaire

La FÉUQ rend visite à l'AEUM

ANNIE SABOURIN

L'AEUM ne fait plus partie de la Fédération des étudiants universitaires du Québec (FÉUQ) depuis plusieurs années, mais entretient toujours de très bonnes relations avec cette dernière. C'est pourquoi Christian Robitaille, président de la FÉUQ, et deux de ses collègues ont visité l'AEUM jeudi dernier.

En 1994, l'AEUM quittait officiellement la FÉUQ en partie en raison de son option souverainiste. Depuis, les deux organisations travaillent ensemble sur divers dossiers intéressant particulièrement l'AEUM. Jeudi dernier, lors du conseil de l'AEUM, le président de la FÉUQ a rendu visite aux conseillers pour leur parler plus amplement de la fédération.

Ce que c'est vraiment

Née en 1989 suite à un dégel des frais de scolarité, la FÉUQ est un regroupement de 17 associations universitaires différentes. Parmi les plus importantes sont la FAECUM (Université de Montréal) et la CADEUL (Université Laval). «Son objectif principal est de représenter les intérêts des étudiants au Québec en travaillant avec ou contre le gouvernement, avec (sic) des organisations jeunesse et d'autres groupes», a expliqué Christian Robitaille.

La FÉUQ a deux caractéristiques principales intéressantes à noter. Elle a une option souverainiste, qui est toutefois dormante pour le moment, car il s'agit d'un élément diviseur dont les membres ne sont pas certains de l'utilité. De plus, elle est financée en totalité par le biais de frais étudiants. Cette année, la FÉUQ a tenté d'augmenter les frais à quatre dollars. Pour ce faire, elle a procédé à des référendums auprès de ses membres. Le résultat a été négatif, mais la FÉUQ a toutefois gagné quelque chose: elle a réalisé que les étudiants connaissent très peu leurs propres associations étudiantes et encore moins celle qui est sensée les chapeauter, la FÉUQ.

Le retour de l'AEUM?

Il n'y a aucun doute, la FÉUQ espère le retour de l'AEUM, un de ses membres fondateurs. Toutefois, la FÉUQ ne viendra pas solliciter l'appui de l'AEUM si celle-ci ne le désire pas. «Nous avons hâte d'avoir une grosse organisation anglophone pour présenter des points et les argumenter», explique Christian Robitaille. L'objectif est d'avoir toutes les composantes étudiantes pour avoir un portrait général de la communauté étudiante québécoise et ainsi avoir plus de poids auprès du gouvernement. Pour l'instant, aucune association étudiante provenant d'une université anglophone n'est membre de la FÉUQ si ce n'est celle du Campus Macdonald. C'est dire que les anglophones du Québec et les étudiants hors province ne sont pas représentés par la fédération.

«McGill est unique, c'est un autre monde», affirme Christian Robitaille en parlant principalement du côté très international de notre université qui fait d'elle un pion très important sur la scène étudiante québécoise. La FÉUQ a donc tout intérêt à avoir l'AEUM parmi ses rangs.

Le point de vue de l'AEUM

«Malheureusement, l'humeur sur le campus est que les gens ne sont pas prêts à payer le quatre dollars que cela coûterait par semestre pour être membre de la FÉUQ en raison des autres priorités de l'AEUM [...]. Pour ce qui est de l'impression de l'exécutif, cela a été incroyable. L'accès au gouvernement qu'a la FÉUQ et l'étroite relation que nous avons avec elle fait en sorte que (sic) chaque fois qu'elle a eu accès au gouvernement, nous y avons accès aussi», explique Jeremy Farrell, vice-président Communauté et affaires gouvernementales. Il n'est donc pas question pour l'instant de voir l'AEUM redevenir membre de la FÉUQ, mais ce n'est pas exclu pour les prochaines années.

De nombreux avantages peuvent être trouvés dans une adhésion à la FÉUQ! «Le premier avan-

tage est que si nous venons ensemble pour combattre le gouvernement sur un front commun, il devra nous écouter», explique Jeremy Farrell. «Toutefois, nous connaissons très peu cet avantage en raison de notre étroite collaboration avec la FÉUQ. Un autre avantage peut être trouvé dans les ressources et les recherches que possèdent la FÉUQ et auxquelles l'AEUM aurait accès si elle devenait membre. La communication entre les associations étudiantes serait aussi améliorée.»

«Le côté négatif est que cela nous coûterait un montant d'argent important (environ 150 000\$) pour joindre la FÉUQ, en plus des coûts associés pour les déplacements aux rencontres», explique Jeremy Farrell. De plus, la FÉUQ travaille sur des questions ne faisant pas partie du mandat de l'AEUM, telles certaines questions sociales et la question souverainiste qui n'est que dormante. Toutefois, Jeremy Farrell est confiant que cette option disparaîtrait si l'AEUM devait joindre la fédération à nouveau, bien que ce ne soit pas dans les projets immédiats de notre association étudiante.

Lors de la réunion du conseil de l'AEUM,

Danielle Lanteigne, représentante des clubs, a pointé le caractère unique des besoins de McGill. Christian Robitaille a répondu à cette remarque en citant la solidarité des diverses associations au sein de la Fédération. En d'autres mots, peu importe les besoins uniques d'une association, la FÉUQ désire les prendre en compte. Jeremy Farrell croit pour sa part que ce n'est pas nécessairement ce que l'AEUM a besoin. Toutefois, l'AEUM pourrait bénéficier d'être membre de la FÉUQ quant à certains de ses besoins particuliers, comme le sous-financement évident dont l'université est victime ou la différenciation des frais de scolarité. 

Nos portes ouvrent toutes les autres.

Plus de 250 programmes offerts

Demandes d'admission au trimestre d'automne 2001

Dates limites* : 1^{er} mars (1^{er} cycle)

1^{er} février (2^e et 3^e cycles)

*Des places seront encore disponibles après cette date dans certains programmes.

Faites votre demande d'admission directement sur le Web
www.umontreal.ca

Information : 514 343-7076 (1^{er} cycle)

514 343-6426 (2^e et 3^e cycles)

L'université du monde
Université  de Montréal

éditorial

Tout pour rien

FRANÇOIS PRADELLA

Même si une majorité d'étudiants a rejeté, l'an passé, un contrat d'exclusivité avec Coca-Cola, rien n'empêche l'administration de McGill de resurgir avec un contrat semblable.

Durant la session d'hiver de l'année dernière la communauté étudiante a été invitée par voie de référendum à se prononcer sur un éventuel contrat d'exclusivité avec la multinationale Coca-Cola. Les étudiants avaient alors voté en majorité contre une telle entente. Une kyrielle de facteurs expliquaient une telle décision: confidentialité du contrat, légitimité d'un contrat d'exclusivité sur un campus universitaire, etc.

De surcroît, il se trouvait que l'AEUM, qui est sensée défendre l'opinion des étudiants, était en accord avec le contrat. On se trouvait devant une situation paradoxale: l'association étudiante n'allait pas dans le même sens que ses étudiants!

Or aujourd'hui, près d'un an après le référendum, voilà que McGill renégocie un autre contrat avec Coca-Cola! Pour rajouter de la crème sur la tarte, l'AEUM se met elle aussi de la partie. Faut croire qu'ils (McGill et l'AEUM) n'ont pas compris le message.

C'est pourtant clair. Les étudiants ne veulent pas d'un contrat d'exclusivité avec Coca-Cola. Et ils ne veulent sûrement pas de contrats avec aucune multinationale. C'est une question de principe. Et bien qu'on puisse interroger une telle position, il faut néanmoins accepter l'opinion des étudiants. C'est ce que McGill et l'AEUM ne semblent pas comprendre.

Cependant, il n'y a rien qui empêche de faire resurgir la question. C'est une question, comme toute autre d'ailleurs, qui mérite d'être débattue. Or il se trouve que la menace d'un autre contrat d'exclusivité n'est pas appropriée pour relancer le débat. Soit. Mais est-ce que les groupes étudiants qui militent contre un tel projet ont bien présenté leur point de vue?

La réponse est non. Ils ont représenté Coca-Cola comme étant une compagnie corrompue et ils ont aussi induit les étudiants en erreur en parlant du contrat d'exclusivité.

Coca-Cola exploite des enfants. Nike aussi. Et s'il fallait se mettre à répudier toutes les compagnies qui agissent ainsi, il se trouverait que nous n'aurions plus rien à nous mettre sur le dos. Combien d'étudiants, pensez-vous, ayant des espadrilles Nike ont voté «non» lors du référendum? Plusieurs, sans doute. Mais ce n'est pas une

raison pour ne rien faire, il faut commencer quelque part. Et c'est vrai. Si Coca-Cola était au moins la première compagnie visée par un vaste mouvement de répression contre les grosses compagnies. cOke! Mais ce n'est pas le cas. Donc en ce qui concerne les jolis principes, on repassera.

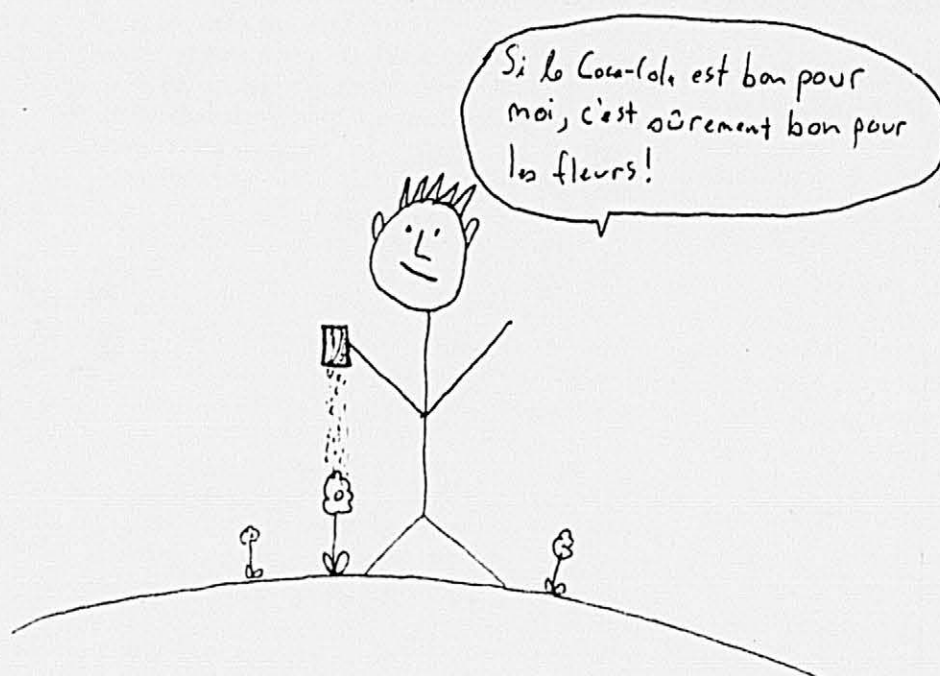
Le deuxième point qui mérite notre attention est la situation de la publicité sur le campus. Il se trouve que nous sommes à McGill, une université en plein centre-ville de Montréal. De la publicité, il y en a partout. Sur le campus, elle est plus discrète. En ce moment, il y a des distributrices dans tous les bâtiments. Si on enlevait toutes les distributrices de Pepsi, par exemple, et si on les remplaçait par Coca-Cola, qu'est-ce que ça chan-

gerait? Rien. Concrètement, pour chacun de nous, ça ne changerait rien.

Il ne faut évidemment pas accepter tout ce que les compagnies disent, mais il faut néanmoins être réaliste. Les universités sont sous-financées et ont besoin d'argent. Les compagnies privées sont les seules qui veulent, et peuvent, donner de l'argent en échange d'un contrat d'exclusivité. Le gouvernement n'a plus d'argent. C'est ça la réalité. Et aussi laide soit-elle, il faut quand même vivre avec.

Pendant ce temps, les étudiants se plaignent de classes pleines à craquer, de manques de service, de manques de livres à la bibliothèque, etc. Et pourtant, si l'on parlait d'augmenter les frais étudiants, l'on manifesterait contre.

Cela s'appelle le paradoxe de l'étudiant. Avoir tout pour rien. 



DOCTEUR MYSTÉRIOS

LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture
ÉVANGÉLINE FAUCHER
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction
THUY-TIEN TRAN

coordinateur de la mise en pages
FON DE VUONO-POWELL

coordinateur de la photographie
BARTER KOMOROWSKI

coordinateur de la correction
VANESSA ALLNUTT

coordinateur du site internet
DOMINIC CÔTÉ

illustrateur
DOCTEUR MYSTÉRIOS

collaboration
LANVI PHAM
CÉDRIC SAM
GUILLAUME GINGEMBRE
JEAN-FRANÇOIS LAROCHE
JEAN-SÉBASTIEN LAUMIÈRE
JULIANNE BERTRAND
VALENTINE LAPORTE-DEMAULÉ
FRANÇOIS BONNEAU
HUGO DUCHÊNE
STÉPHANIE DUCHÊNE
CORINNA CRANIC
CÉDRIC LAVAL
FRANÇOIS FIORI
ELEKINA TABIN
STÉPHANIE GIRARD

gérance
MARIAN SCHRIER

assistance à la gérance
PIERRE BULLION

publicité
BORIS SHILOV

photocomposition et publicité
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily
BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit* français vise simplement à alléger le texte et
ne se veut
nullement discriminatoire.

LE DÉLIT FRANÇAIS EST PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS DU DAILY. IL
ENCOURAGE LA RÉPRODUCTION DE SES ARTICLES ORIGINAUX À CONDITION D'EN
MENTIONNER LA SOURCE (SAUF DANS LE CAS D'ARTICLES ET ILLUSTRATIONS DONT
LES DROITS AVAIENT ÉTÉ AUPARAVANT RÉSERVÉS, INCLUANT LES ARTICLES DE LA
CUP). LES OPINIONS EXPRIMÉES DANS CES PAGES NE RÉFLÈTENT PAS NÉCESSAIRE-
MENT CELLES DE L'UNIVERSITÉ MCGILL. L'ÉQUIPE DU DÉLIT N'ADOpte PAS
NÉCESSAIREMENT LES PRODUITS DONT LA PUBLICITÉ PARAIT DANS CE JOURNAL.
IMPRIMÉ PAR PAYETTE ET SIMMONS INC.

LE DÉLIT EST MEMBRE FONDATEUR DE LA CANADIAN UNIVERSITY PRESS (CUP)
ET DE LA PRESSE UNIVERSITAIRE INDÉPENDANTE DU QUÉBEC (PUIQ).
IMPRIMÉ SUR DU PAPIER RECYCLÉ À 20 P. CENT.

contactez-nous avec vos idées,
photos, articles à

delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web
pour lire le *Délit* partout
dans le monde au:

www.delitfrancais.com

Voulez-vous gagner **1 MILLION** de
\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$?

Venez à la réunion du *Délit* le mardi 17h30 au
sixième étage de l'Édifice *New Chancellor Day*
(faculté de droit)

nous sommes presque sûrs que vous n'allez pas gagner.

Allez hop!

François

se soulage sur:

Super Show et
l'identité des Québécois

Le but du jeu est de prendre le ballon et de le déposer dans la zone adverse. Et il y a tout le reste.

Vous savez, s'il y a un pays qui a le sens du spectacle, c'est bien les Etats-Unis. Ils ont réussi à transformer une partie de football américain en un événement grandiose. Tout est important. Les émissions d'avant-match, les annonces, l'hymne national, la partie, les annonces, le spectacle à la moitié de la partie, les annonces, la fin.

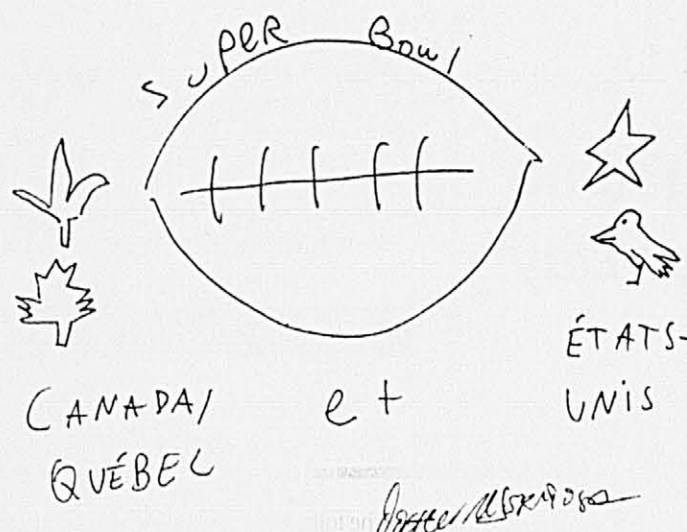
Il y a des gens très intelligents aux Etats-Unis. Ils sont les plus intelligents du monde sûrement. Car ils ont réussi à exploiter tout ce qui était exploitable. Ils ont réussi à vendre autant de publicités que possible. Ils ont créé un événement où il n'y en avait pas. Faut le faire. Et pourtant, ce n'est qu'une partie de football américain. Une bonne partie mais une partie quand même.

Tout est important, même les publicités. Pas moyen de pisser, il faut aussi écouter les annonces. Bref, on passe quatre heures assis, hypnotisés par le téléviseur.

Le Super Bowl a été diffusé même dans les pays n'ayant pas le câble. Tenez, il paraît qu'en Afghanistan, bien que la majorité de la population n'ait pas de télévision, on a quand même diffusé le Super Show. Bien que le pays soit dévasté par une guerre civile depuis longtemps, n'empêche que la population se réunit à chaque année pour fêter le Super Bowl. Bien qu'il faille survivre tous les jours dans les rues de Kaboul, les Afghans ont néanmoins le temps d'apprécier un plat de nachos avec un bon burger tout en écoutant un sport qu'ils ne connaissent évidemment pas. Le gouvernement a installé un écran géant près de la mosquée et a distribué de la Budweiser pour tout le monde. Les Afghans se sont fait avoir car ils ont voté pour les Giants. Ils pensaient que l'attaque aurait pu déjouer la défensive des Ravens. Ils se sont trompés, comme avec l'URSS.

Vous savez, il y a des choses dont il est trop facile de rire. Et le Super Bowl en est un. À chaque occasion possible, les Américains vont se pêter les bretelles de fierté. «Regardez-nous», disent-ils. Et c'est ce qu'on fait. Les bars de Montréal affichaient complets dimanche. Combien de soirées y avaient-ils dans les foyers québécois? Beaucoup.

Car, et je l'ai déjà dit, nous sommes Américains. Pas exactement comme nos voisins du sud, mais nous nous sommes appropriés une culture autre que la nôtre et nous l'avons incorporée dans nos mœurs. Tout comme un Texan n'est pas comme un New-Yorkais, nous sommes aussi une race américaine: Québéco-Américano-Canadiens. Une race bien particulière. Car bien que la majorité des ancêtres des Québécois soient des Français, il y a aussi une importante portion qui a des ancêtres Britanniques; nous sommes aussi Canadiens et Québécois, pour ce que ça veut bien vouloir dire; et enfin, nous sommes Américains. Donc qui veut se séparer de qui? 



campus

Le conseil de l'AEUM se prépare pour les élections

ANNIE SABOURIN

Comme à toutes les deux semaines, le conseil de l'AEUM s'est réuni pour échanger des idées, rendre compte des progrès et prendre des décisions. Jeudi dernier, au Salon des clubs, les échanges ont parfois été enflammés.

Recyclage au Centre universitaire

«Il est important que l'AEUM donne l'exemple (sic)», affirme Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM. C'est pourquoi l'AEUM agrandit son système de recyclage au Centre universitaire William Shatner.

En début d'année scolaire, un sous-comité sur l'environnement a été créé sous la direction du comité des affaires présidentielles. Il s'agit d'un demi-douzaine de personnes intéressées par l'environnement, et désirant partir un programme de recyclage plus complet pour l'AEUM.

Ils ont approché Éco-quartier qui leur a fait don de 40 boîtes de recyclage vertes. Celles-ci sont arrivées la semaine dernière, et ont été distribuées aux locataires du Centre universitaire, vendredi. Désormais, le bâtiment est sur la tournée de recyclage d'Éco-quartier. «Le programme entier devrait être fonctionnel d'ici quelques semaines», affirme Wojtek A. Baraniak dans son rapport au conseil.

La prochaine étape pour le Groupe environnemental de l'AEUM, nom donné au sous-comité, est de réduire le gaspillage, plus particulièrement dans la cafétéria du Centre universitaire. Pour ce faire, les différents restaurants devraient être approchés dans un avenir prochain.

Un référendum en vue

Les médias du campus ont tous rapporté la mise sur pied prochaine d'un nouveau fonds: le Fonds pour la vie du campus. Wojtek A. Baraniak a donc décidé de présenter plus clairement son projet aux membres du conseil avant de présenter une motion pour une question référendaire au prochain conseil qui se tiendra jeudi prochain.

En gros, le nouveau fonds remplacera le Fonds pour les projets spéciaux déjà en place. «Le Fonds pour la vie du campus (FVC) [...] sera différent sur plusieurs points, comparé au système présentement en place; à savoir, au montant d'argent disponible et des règles libéralisées pour la distribution de cet argent (sic)», explique Wojtek A. Baraniak dans son rapport au conseil. Ce projet provient principalement de la baisse de financement des clubs et services en raison des coûts grandissants, et des baisses de revenus occasionnées par l'AEUM.

La création de ce fonds nécessitera une augmentation des frais payés par les étudiants à l'AEUM. Toutefois, l'AEUM doit procéder à un référendum. La question posée doit être approuvée la semaine prochaine lors de la réunion du conseil. Il s'agit de la suivante: «Est-ce que vous approuvez le maintien des ressources de l'Association étudiante et l'amélioration du support offerts aux groupes étudiants en contribuant 3,90\$ additionnels par semestre pour les étudiants à temps plein (1,95\$ par semestre pour les étudiants à temps partiel) à vos frais pour l'Association étudiante?»

Le projet de bénévolat

Jeremy Farrell, vice-président Communauté et affaires gouvernementales, a mis sur pied un projet de bénévolat qui s'est déroulé la semaine dernière. «Près de 100 étudiants ont signé pour participer à cet événement lors de la soirée d'activités, alors nous n'avons pas publicisé l'événement», explique-t-il dans son rapport au conseil. Environ 40 étudiants ont eu la possibilité de faire du bénévolat à divers endroits à Montréal dont aux Centres de la famille de McGill. La réponse des étudiants et des organismes a été très positive au point que Jeremy Farrell envisage de recommencer l'expérience ce semestre. Les organismes visités par les étudiants ont été très heureux de toute l'aide apportée. De plus, certains étudiants considèrent continuer l'expérience, au grand plaisir de tous, car il s'agissait d'un des objectifs du projet.

La question des arrêtés électoraux

Wojtek A. Baraniak a promis en début d'année scolaire de reviser les arrêtés de l'AEUM. Il a tenu sa promesse et a présenté une version améliorée des arrêtés électoraux de l'AEUM. Le conseil devait les approuver. Le tout ne s'est toutefois pas déroulé sans accrochage.

Le premier problème a été celui du quorum. Pour amender les arrêtés, la majorité du deux-tiers du conseil doivent approuver. Lorsque le moment est arrivé, le quorum était présent, mais de justesse. Un des membres du conseil quittait et le quorum disparaissait, ce qui est presque arrivé lors du débat. Toutefois, le quorum a été retrouvé rapidement.

Kevin McPhee a présenté un amendement aux arrêtés dans le but de rendre impossible une victoire par acclamation, comme cela a été son propre cas il y a deux ans. Dans le cas où il n'y aurait qu'un seul candidat, ce dernier devrait faire une campagne «oui/non» pour être accepté. L'objectif est de faire en sorte que la communauté étudiante sache qui il est et quelles sont ses idées. S'il venait à être rejeté ou s'il n'y avait aucun candidat, le conseil choisirait la personne pour le poste. Évoquant des raisons de coûts extravagants, certains conseillers étaient contre cet amendement. Il a toutefois passé.

La question écologique a aussi été abordée. «La démocratie a une prix et malheureusement ce prix est environnemental», a expliqué Wojtek A. Baraniak. Chaque candidat a droit selon les arrêtés à 900 affiches, ce qui représente beaucoup de papier. Suzanne Loney, représentante des clubs a donc présenté une motion pour faire descendre ce nombre à 800, cependant la motion n'a pas passé.

Le Fonds pour la vie du campus (FVC) [...] sera différent sur plusieurs points, comparé au système présentement en place; à savoir, au montant d'argent disponible et des règles libéralisées pour la distribution de cet argent (sic) .

Une motion pour reporter le débat à la semaine prochaine a aussi été présentée par Suzanne Loney. «Nous ne pouvons pas amender les règles la veille des élections. Ce serait mauvais pour la démocratie. Nous ne changeons pas les règlements du football la veille du Super Bowl», affirme Wojtek A. Baraniak. Clara Péron, vice-présidente Affaires gouvernementales, quant à elle était plus concernée par l'image que le conseil offrait aux médias présents en ne s'entendant pas sur au sujet de leurs propres arrêtés. La motion a finalement été délaissée. À la fin, la motion d'amendement des arrêtés électoraux a passé avec seulement une abstention et une opposition. 

campus

Nous refaisons le monde

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

C'est mercredi dernier que se déroulait l'attendue réunion de «Voicing our Vision». Les résultats de cet exercice ont manifestement dépassé les attentes de l'organisatrice de l'événement, Clara Péron.

Tel qu'annoncé dans la dernière édition du Délit, la réunion de «Voicing our Vision» a eu lieu mercredi dernier, le 24 janvier. L'événement s'est déroulé d'une façon très satisfaisante, et les différents points abordés se sont avérés d'une très grande pertinence.

Préambule: Clara Péron

La réunion a débuté avec une brève présentation du poste et des fonctions de la vice-présidente aux Affaires universitaires. De ce côté, on a répété des choses déjà inscrites à l'agenda. On a aussi précisé la situation de McGill: la moitié du personnel enseignant prendra sa retraite bientôt et on devra embaucher 100 nouveaux professeurs par an pendant les dix prochaines années. On a ensuite présenté les différentes instances présentes à McGill, plus spécifiquement le Sénat. On y a appris la représentation des professeurs, étudiants et administration, respectivement de 50%, 20%, 30%. Il est donc surprenant de voir que le personnel enseignant versus les étudiants avait le plus de poids. «Nous n'avons presque pas de poids au Sénat, avec uniquement 13 sièges. Comment cela a-t-il pu se produire?», ont déclaré avec consternation certains étudiants suite à cette annonce. C'est précisément dans le but de donner un certain poids aux préoccupations étudiantes que VOV a été créé.

L'essentiel: points importants

Différents points ont été discutés lors de la réunion: l'enseignement, l'environnement, les bibliothèques, les services de support et la transition à l'université. Une dernière période a été consacrée aux préoccupations diverses. Plusieurs conclusions générales se sont dégagées de l'exercice.

Premièrement, les étudiants s'avèrent frustrés par le fait que ce soit l'horaire des étudiants qui doit s'accorder avec l'horaire de recherche du professeur. Le manque d'assistants, ainsi que la formation optionnelle de techniques pédagogiques ont été discutés. De ce côté, il semble que les choses ne soient pas prêtes de changer. De toute manière, nombreux sont les étudiants prêts à suivre un cours tôt le matin s'ils ont l'assurance que la personne qui leur enseigne est quelqu'un de reconnu dans son milieu.

En deuxième lieu, la réunion s'est penchée sur l'environnement d'étude. Les classes trop grandes, ainsi que le manque de chaises ont choqué les étudiants. «Je paie assez d'argent pour étudier ici. Ce n'est pas pour m'asseoir dans les flaques de bottes de quelqu'un d'autre», a d'ailleurs affirmé l'un d'eux. En effet, ce sont des sujets préoccupants sur lesquels Clara Péron s'activera prochainement. De plus, nous avons appris qu'il est de la politique de l'université d'admettre trop d'étudiants, environ 10 p.cen de plus qu'auparavant. Le hic est que les classes, elles, n'ont pas agrandi de 10 p.cen.

Les bibliothèques ont aussi eu droit à une critique. Selon certains, il n'y a pas assez d'ordinateurs, les livres sont trop vieux, la ventilation empêche d'étudier... Bref, ça pue. Cependant, l'on sait maintenant qu'une grande partie du fond étudiant de McGill (FEM) ira à l'amélioration de nos bibliothèques. On aura bientôt droit à des emplacements pour brancher nos portables. Néanmoins, certains étudiants travaillant sur Macintosh se révèlent déçus du manque de ces sta-

tions. L'université semble tout de même sur la bonne voie à ce sujet.

Au chapitre des services de support, nous avons réalisé le manque de centralisation dans les services offerts aux étudiants. Un gros mode d'emploi, une bible de McGill n'est pas pour demain. Toute l'information est éparse sur le campus. Les résidences ont fait causer elles aussi. «On va rénover les résidences où je demeure, sans rien agrandir, mais en logeant le double d'étudiants. C'est inacceptable!», a affirmé un étudiant mécontent.

On trouve également le système d'aide financière et de bourses inaccessible. Le programme d'aide aux étudiants internationaux a aussi fait l'objet de discussions.

En ce qui a trait à la transition à McGill, les étudiants se disent satisfaits du Frosh et de leur semaine d'accueil. Certains étudiants étrangers trouvent par contre que les programmes de niveau 100 ne sont pas de niveau universitaire et qu'ils devraient être un peu plus approfondis. Les tergiversations n'ont pas réellement été étendues de ce côté.

Le besoin d'un guide universel des ressources et la difficulté qu'a McGill de communiquer avec ses étudiants a été reconnu dans la dernière période de discussion. De plus, nous avons constaté les faiblesses du site web de l'université. Nous avons été, en dernier lieu, renseignés sur les contenus des cours et de qui en décide.

Impressions

«C'est dans une atmosphère respectueuse et civile que la réunion s'est déroulée», a affirmé Clara Péron. En effet, de la soixantaine de personnes présentes, toutes se sont toujours exprimées correctement. Les deux médiateurs dépêchés sur place n'ont donc pas eu à faire la vie dure à qui que ce soit. De plus, il était facile de s'apercevoir que les personnes présentes étaient bien renseignées sur la vie mcgillienne et n'avaient pas pour soucis premier le règlement d'un problème personnel, mais bien de travailler vers un meilleur milieu de vie. Dans cette optique, Clara Péron a toujours été considérée par l'auditoire comme une collaboratrice et non comme une adversaire.

Cependant, la réunion a parfois pris un virage différent. On aurait dit un concours de c'est-à-qui-est-arrivé-l'histoire-la-plus-chiante. Il s'agissait d'une portion plus pénible de la réunion et on se croyait entouré de petits bébés pleurnichards. Néanmoins, Clara Péron a su rediriger le ton des participants.

«On doit se considérer chanceux d'avoir une représentation de 20 p. cen (au Sénat)», a déclaré Clara Péron, un commentaire un peu choquant. Quoi!!!! Il semble que l'administration sache habilement manipuler les pensées des étudiants. L'idée d'une égalité entre l'administration, les professeurs et les étudiants ne semble pas avoir effleuré notre association étudiante. «Il n'y a pas de raison d'argumenter pour plus de représentation étudiante s'il n'y en a pas eu avant dans l'histoire», a affirmé Clara Péron. D'accord, l'argument historique en est un de poids. Mais qu'en est-il de créer un précédent, de se relever les manches? Peut-être l'engagement étudiant de McGill a-t-il été sous-estimé. Il semble que les revendications ici ne passent pas par la mobilisation étudiante, mais par la bureaucratie.

D'un autre côté, plusieurs étudiants étaient préoccupés, et avec raison, de la portée de l'événement. Les points soulevés seront en fait des idées sur lesquelles Clara Péron pourra travailler. Cependant, elle ne fait pas en VOV son fer de lance. «Je vais présenter les conclusions à la soirée «McGill dans le millénaire». C'est cool, c'est relax, il y a du vin et tout le monde est invité», explique Clara Péron. On peut donc s'interroger sur la pertinence de tout ceci.

Somme toute, c'est avec des événements comme VOV qu'on commence à sensibiliser les étudiants à ce qui se passe autour d'eux. «On commence à avoir de la force», clame Clara Péron. Soixante étudiants présents sur 16 000, d'accord. Mais ces gens étaient bien décidés à faire changer les choses. Ce sont des gens comme ceux-là qui, en se faisant messagers, pourront transmettre leur message: impliquez-vous! L'après-midi du 24 janvier, nous avons eu le sentiment de faire une bonne action, de vraiment faire avancer les choses. Ce jour-là, nous avons refait le monde. Et nous en étions satisfaits. ☺

La schtroumpf du schtroumpf à lunettes

CÉDRIC SAM

Le pilote

Ceci est un pilote pour un projet de chronique. L'auteur de cette chronique ne sait pas si l'usage de ce terme est approprié dans le contexte suivant. Selon Le Petit Robert, c'est «le prototype d'une émission de télévision» et celui-ci donne comme exemple très encourageant: «Une série qui ne dépasse pas le pilote».

Le chroniqueur se questionne sur la nature de ces pilotes. Il pense notamment au pilote de la série Star Trek, qui ne mettait pas en vedette l'homme qui fait aujourd'hui des pubs pour cesser de fumer et qui donne son nom à des pavillons d'universités anglophones du Québec. NBC a rejeté ce pilote parce que Spock était trop «extraterrestre» et qu'une femme secondant le capitaine était probablement trop progressiste à son goût. On a apporté des changements, comme l'ajout d'un séducteur interstellaire en guise de capitaine, et la série était partie pour la gloire!

Autrement dit, votre serviteur n'est pas très renseigné sur le thème des premières de séries. Il fait la remarque que les premières émissions d'une série semblent toujours plus maladroites, mais que par la suite, tout finit par sembler plus naturel, probablement grâce à l'intervention d'une quelconque escouade de mise en marché. Un pilote se doit de marquer l'auditoire, afin de profiter de l'effet de nouveauté.

Et parlant de marketing, l'écrivain de cette colonne constate que l'insertion d'éléments récurrents sert fréquemment à vendre des copies. Ça peut vouloir dire pools de hockey, astrologie véridique, parties d'échecs dramatisées, chroniques de potins universitaires avec calembour en guise de titre, et j'en passe. Le journal étudiant auquel adhérerait le chroniqueur au cégep remplissait ses trous de mise en pages par des «Cases Noires» dans lesquelles étaient inscrites des commentaires impertinents du genre «Le Gros Enland est le frère de Dan Mark».

Les chroniques par-n'importe-qui-sur-n'importe-quoi semblent également être d'assez bons vendeurs de papier-paillason. C'est facile et ça pogne. Surtout quand ça porte précisément sur «n'importe quoi». Si c'est bien écrit, le lecteur se dira: «Je suis certain que mon chroniqueur favori a dressé un plan dans sa tête et qu'il sait où il veut m'amener», même si en réalité, c'est la déception qui l'attend au détour.

Votre légitime noircisseur de papier journal pourra, s'il le désire, rester au confort de son foyer pour écrire ses sottises sur son PC et les envoyer à l'équipe insomniaque qui monte ce journal. Sans la moindre recherche, si ce n'est que pour le nom d'un capitaine de Star Trek dans un ouvrage de référence spécialisé, l'auteur de cette chronique peut remplir assez aisément son quota hebdomadaire.

C'est ce qui complète le pilote. La semaine prochaine: le «Season Première». Envoyez vos commentaires à: perso-nez-criojournalisses-detoutfasser@hotmail.com

La conspiration du mois: la maladie de la vache folle

Elle est une variante de la maladie de Creutzfeldt-Jakob, une maladie rare qui s'attaque au cerveau des patients. La maladie de la vache folle fait parler d'elle (je dis de mettre une vache folle sur la couverture du Délit, et on va s'arracher les copies, tout en créant la panique sur le campus, alors que les étudiants convergeront vers le Végérama). En Europe, c'est la folie furieuse (et on ne sait toujours pas si c'est l'ingestion de viande bovine contaminée, ou une indigestion médiatique qui en est la cause) et même l'amateur inconditionnel de la chair animale y pense deux fois avant de croquer goulument dans son juteux hamburger triple fromage.

Il est cependant trop évident que cette «explosion» de cas chez des sujets humains ne peut être le fruit du hasard. Effectivement, le Big Smurf est à nouveau soupçonné de procéder à des opérations moralement douteuses. Dans un rapport confidentiel du Front de Libération des Animaux à quatre pattes élevés pour la Consommation Humaine, on apprend que des troupeaux entiers ont été injectés avec des protéines générées en laboratoire. Celles-ci seraient la cause de la maladie chez l'animal. Or cette organisation est en réalité une autre des marionnettes de Big Smurf (vous vous rappellerez sûrement du Fonds International d'aide aux Icônes culturelles pas vraiment décédé, ainsi que de l'Association pour la défense des terres agricoles de Roswell).

Les motifs? Le cholestérol ne fut pas assez pour faire peur aux citoyens honnêtes, et il fallut donc utiliser une arme plus persuasive pour convaincre les gens de cesser de manger de la viande. L'économie globale est en jeu: l'élevage de bovins est une des causes du réchauffement de la planète et avec une demande sans cesse grandissante, les pénuries hypothétiques de bœuf auraient éventuellement un effet dévastateur sur le moral des populations occidentales.

Le riche magnat du bœuf argentin d'origine néerlandaise, Garg Haemel, n'a pas dit son dernier mot. Semble-t-il que sous la table, ça continue de jouer du coude. Dans un effort pour redresser ses ventes de bœuf, la chaîne française de supermarchés Carrefour a annoncé qu'elle s'approvisionnerait en Argentine... x

Pour tout savoir sur la vache folle: www.mlink.net/~glt/prions.htm



Période de questions-réponses dans l'auditorium du pavillon Leacock.

campus

Armistice académique pour le Sommet des Amériques?

ANNIE SABOURIN

L'AEUM se prononce sur le sujet

Concordia a offert l'armistice académique aux étudiants désirant manifester à Québec en avril prochain au Sommet des Amériques. La question est maintenant de savoir ce que McGill décidera. Quant à elle, l'AEUM a pour ainsi dire pris position la semaine dernière.

Un simple courriel envoyé à Wojtek A. Baraniak, président de l'AEUM, par Jeff Wilson de la Coalition d'alerte de la ZLÉA a débuté le débat. Wojtek A. Baraniak a par la suite accepté, malgré certaines réticences, de présenter le débat au conseil de l'AEUM jeudi dernier.

Une certaine réticence

La discussion a été animée au conseil, ce qui ne s'est pas vu souvent cette année. Il s'agissait donc d'une question importante aux yeux de nos représentants. Il y avait d'ailleurs certaines réticences à prendre position, dont la principale était de créer un précédent. N'importe quel groupe voulant obtenir une armistice académique pour une question quelconque pourrait, par la suite, cité la question du Sommet des Amériques. Wojtek A. Baraniak ne cache d'ailleurs pas qu'il

s'agissait de sa crainte principale. Shirin Foroutan, représentante de la faculté de droit, a soulevé la possibilité que cela affecte d'autres politiques comme celles des compétitions sportives par exemple. Toutefois, comme il s'agit d'un événement unique et d'une importance capitale aux yeux des étudiants, l'AEUM a décidé de se mouiller. La question du précédent a été résolue, semble-t-il, en soulevant cet argument.

La résolution proposée

Le but de la Coalition n'était pas d'amener l'AEUM à appuyer la protestation, mais d'aider les étudiants désirant manifester lors du Sommet, qui se tiendra lors de la session d'examen d'avril. Et c'est ce que l'AEUM a décidé de faire.

«Beaucoup d'étudiants ont à cœur cette question. Il s'agit d'une question importante, car elle

(Zone de libre échange des Amériques) va comprendre tout l'hémisphère ouest à l'exception de Cuba», affirmait Erika Weinstein, représentante des clubs, lors du conseil. De plus, il s'agit d'un sujet qui touche l'éducation au niveau de la privatisation des universités et des subventions offertes par les gouvernements. Pour l'AEUM, il semblerait que ce soit de bonnes raisons pour permettre aux étudiants d'aller à Québec pour manifester.

«L'AEUM a le mandat de donner une voix aux étudiants», a affirmé Jeff Wilson qui était présent lors du conseil. Jeremy Farrell, vice-président Communauté et affaires gouvernementales, et Shirin Foroutan allaient dans le même sens en affirmant qu'en tant qu'association étudiante, l'AEUM se devrait de supporter les étudiants. Les arguments d'un événement unique et d'une expérience enrichissante ont aussi été mentionnés par divers membres du conseil.

À la fin, le conseil a approuvé qu'une armistice académique, c'est-à-dire la possibilité de différer un examen, soit offerte, sur une base indivi-

duelle, aux étudiants désirant manifester au Sommet des Amériques. L'objectif est de supporter le droit des étudiants de s'opposer ou de supporter, si tel est le cas, la ZLÉA. Même Wojtek A. Baraniak a été amené à supporter la motion après avoir écouté les arguments présentés lors du conseil. Toutefois, l'AEUM ne prend pas de position face au Sommet lui-même.

La prochaine étape

L'AEUM a pris position pour une armistice académique, mais ce n'est pas elle qui aura le dernier mot. La prochaine étape est le Sénat. Il se réunira mercredi de la semaine prochaine. Lors de cette réunion, un sénateur doit proposer une motion semblable à celle approuvée par le conseil de l'AEUM. «Nous avons un sénateur qui serait prêt à proposer une telle motion», affirme Wojtek A. Baraniak. Toutefois, le résultat est difficile à prévoir. La motion peut être rejetée ou elle peut être amendée pour arriver à un résultat totalement différent ou elle peut être approuvée tout simplement. 

affaires étudiantes

Le Conseil permanent de la jeunesse se renouvelle

ANNIE SABOURIN

Tous les trois ans, le Conseil permanent de la jeunesse se renouvelle totalement, laissant la chance à quinze nouveaux jeunes de laisser leur marque sur l'avenir de la jeunesse québécoise en conseillant le gouvernement du Québec. C'est cette année que ce changement a lieu.

Les jeunes ont-ils leur mot à dire en matière de politique jeunesse? Est-ce que seuls les associations étudiantes peuvent influencer le gouvernement? Si cela a un jour été le cas, depuis la fin des années 1980, la jeunesse québécoise possède une organisation faite spécialement pour l'aider à faire valoir ses intérêts. Il s'agit du Conseil permanent de la jeunesse (CPJ), créé en 1988. Depuis, quatre groupes de jeunes de 15 à 30 ans ont pu laisser leur marque et supporter la cause des jeunes auprès du gouvernement provincial.

Le rôle du CPJ

Le CPJ est avant tout un organisme dont le rôle est de conseiller le ministre de l'éducation et de la jeunesse qui est en ce moment M. François

Legault. «Il s'agit d'un organisme conseil nécessaire avec un pouvoir de recommandation important. [...] Il est le seul à avoir une expertise dans certains dossiers. Le gouvernement ne peut donc pas passer à côté», a affirmé Christian Robitaille, président de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FÉUQ).

Le travail du CPJ se fait particulièrement par le biais d'avis de recherche sur des sujets touchant les jeunes. Il travaille sur les projets de loi et fait quelques fois des présentations en commission parlementaire. «Le CPJ a un rôle de vigie», affirme Clairandree Cauchy, présidente actuelle du CPJ. En tout temps, le ministre peut demander l'avis du conseil sur différents sujets.

Au cours du dernier mandat, le CPJ a travaillé

sur divers dossiers importants. «Dans ce conseil-ci, il a beaucoup été question du Sommet de la jeunesse, des clauses orphelins et du rajeunissement de la fonction publique», explique Sylvain Carrier du CPJ. Ainsi, lors du Sommet de la jeunesse l'année dernière, le Conseil a travaillé pour obtenir une politique jeunesse, car les dossiers jeunesse sont habituellement répartis sur plusieurs ministères. Le gouvernement doit arriver avec cette politique d'ici la fin du mois de février, car il s'était donné un an en février dernier. Voilà un excellent exemple de l'impact du CPJ. Cet impact varie cependant d'un dossier à l'autre.

Le processus de sélection

Tous les trois ans, le conseil est entièrement renouvelé. Le prochain débutera son mandat en avril prochain. D'ici là, il doit être choisi. La période de mise en candidature a débuté le 15 décembre dernier et se termine dans peu de temps, c'est-à-dire le 8 février prochain. Les

conditions pour être candidat sont très simples: avoir entre 15 et 30 ans, être citoyen canadien et être domicilié au Québec depuis au moins douze mois. Il faut en plus être appuyé par au moins trois organismes jeunesse québécois, la FÉUQ appuie d'ailleurs au moins huit candidats cette année.

Dans le mois qui suivra, le ministre de l'éducation et de la jeunesse choisira 40 candidats parmi toutes les candidatures soumises. Cette sélection se fait sur la base des curriculum vitae, des appuis et de la représentativité. Ce dernier critère est pour faire en sorte que les membres du nouveau conseil viennent des quatre coins de la province et non de la même région. «Il faut nommer un conseil diversifié», affirme sans réserve Christian Robitaille en donnant comme exemple l'absence notable d'anglophone au CPJ. Le conseil sortant par le biais d'entrevues de groupes choisira les quinze jeunes qui formeront le nouveau conseil. 

Nous protégeons notre patrimoine naturel!

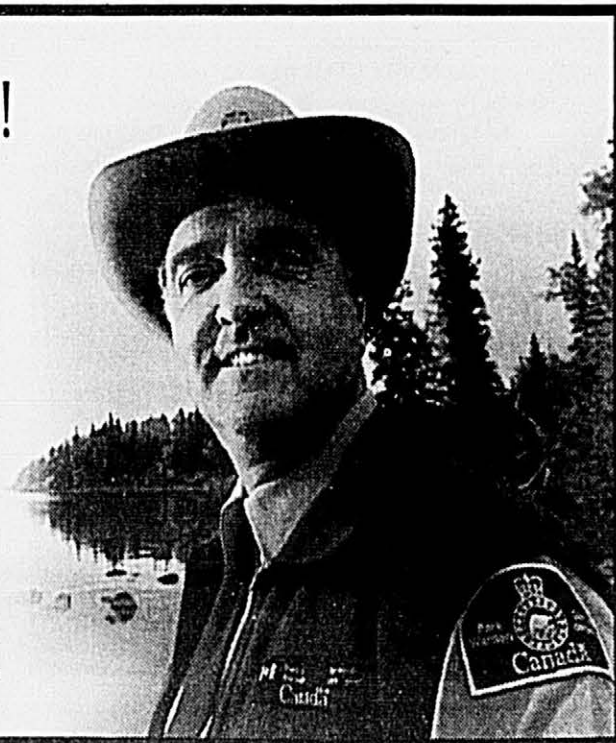
Jean Fau est gardien en chef pour Parcs Canada. Lui et ses collègues veillent à la protection des plantes et des animaux de nos parcs nationaux. De plus, ils aident les Canadiens à mieux connaître et à apprécier ces lieux incomparables. Ce n'est qu'un parmi les centaines de services offerts par le gouvernement du Canada.

Pour plus d'information sur les services du gouvernement :

- rendez-vous au Centre d'accès Service Canada le plus près
- visitez le www.canada.gc.ca
- ou appelez au 1 800 O-Canada (1 800 622-6232)

Téléscripteur / ATME : 1 800 465-7735

Canada



exposition

Passez donc au Salon

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

Le Salon International de l'Auto de Montréal a ouvert ses portes le 26 janvier. Après deux années d'absence, l'événement revient au stade olympique pour le bonheur de tous.

J'aimerais d'abord mettre certaines choses au clair. Je ne suis pas un gars de char. Je ne connais absolument rien aux voitures à part leur nom, qu'elles ont quatre roues, un volant et qu'elles sont bien pratiques. Quant aux détails techniques, je n'y connais rien et je n'aspire pas à devenir mécanicien. C'est dans cet état d'esprit que je me suis présenté au Salon de l'Auto. Ma dernière visite remontant à ma tendre enfance, je dois avouer que les automobiles me sont apparues cette fois-ci beaucoup plus petites.

Le marché aux puces de l'auto

J'ai traversé la première partie du salon avec une grande rapidité: environ un quart de l'exposition est consacré à la vente de produits dérivés de l'automobile. Pendant vingt minutes, j'ai pu donc assister (ou endurer) de vraies infopubs «live», à la bonne vieille méthode américaine. Les vendeurs maîtrisaient décidément bien leurs techniques de vente. Cependant, parmi les exposants, seuls trois me semblaient mériter un stand: la Polytechnique, l'ETS, et l'Institut des Métiers de l'Automobile. Ces derniers se spécialisent essentiellement dans le développement ou l'entretien de véhicules.

Je ne voyais pas très bien ce que je faisais dans le super mercado aux puces des accessoires automobiles. Le commun des mortels ne défraie effectivement pas 7,50\$ (tarif étudiant) ou 9,50\$ (tarif adulte) pour acheter un fusil à souder, la trousse parfaite du réparateur auto ou le petit minou que l'on met autour du volant pour ne pas avoir froid aux mains l'hiver! Concernant cette section de l'événement, je me suis senti entouré de gars de garage, de mécanos et passionnés. Je dois avouer que j'ai gardé un petit goût âcre en bouche en pénétrant dans l'autre section de l'exposition.

Où est passée la grande salle?

On passe enfin aux choses sérieuses une fois arrivé dans le stade, où se trouve la principale salle d'exposition. Là, le reste des exposants sont disséminés de part et d'autre du long couloir ceinturant l'aire de jeux. Attention, le stade dispose amplement de place pour accommoder ce beau monde. J'ai malgré tout trouvé décevant de ne pas pouvoir découvrir au détour d'un couloir l'ensemble des automobiles, le paradis de la voiture. Le Salon de l'Auto devrait être rebaptisé le «corridor de l'auto», car c'est réellement l'impression qu'on a en s'y promenant. Du fait que c'est un long couloir, les gens se suivent à la file indienne.



BARTÉK KOMOROWSKI

La clientèle

Après avoir tendu l'oreille et discuté avec plusieurs personnes, j'en suis venu à la conclusion qu'on ne pouvait généraliser sur la clientèle du salon. «C'est sûr qu'on ne voit pas beaucoup de jeunes adolescents», m'affirme la représentante d'une compagnie de cellulaires (pour auto, bien évidemment). En vérité, certaines tendances se dégagent des gens présents à l'événement. Je pourrais désigner quatre grands groupes de visiteurs.

D'abord, le plus important: la sortie père-fils. J'ai d'ailleurs rencontré un père et son fils, fiers de venir au salon ensemble depuis au moins vingt ans; une alternative au voyage de pêche...

Une autre catégorie importante: la sortie de gars. On se dirait en plein concours de celui qui connaît le plus sur telle ou telle automobile.

Puis il y a le couple, avec ou sans les bambins. Le couple prend son temps et rêve à de belles automobiles.

Le plus souvent, la femme va au salon pour faire plaisir à son homme, mais, une fois entrée, l'abreuve de soupirs significatifs. Il y a aussi le couple qui cherche le meilleur véhicule répondant à leurs besoins qui passe toute la journée à comparer des mini-vans.

Enfin, il y a les «sans catégories». Je m'inclus dans cette catégorie avec les étudiants, prêtres, femmes seules, homosexuels, personnes âgées... bref, ceux à qui on ne peut assigner d'étiquette.

Le pourquoi

Tel que mentionné plus haut, je ne suis pas un gars de garage. Je ne magasine pas non plus les mini-vans. Le fait est que je vais au Salon de l'Auto pour rêver, pour admirer les lignes des bolides de course ou les allures efféminées des petites roadsters. Ferrari a disposé des clôtures autour de ses bolides. Je me sentais tel un cowboy admirant un enclos de chevaux sauvages. Car on ne va pas au Salon de l'Auto pour voir les bagnoles qu'on peut rencontrer à tout coin de rue.

On veut rêver à travers les Lambo, Ferrari, Audi et Porsche. On s'imaginerait posséder la nouvelle Nissan Z (mon coup de cœur) ou au volant de l'Aztek. C'est pour cette escapade imaginaire que nous, les étudiants, déboursions 7,50\$ au Salon de l'Auto. Mais entre vous et moi, a-t-on plus besoin d'un Salon de l'Auto ou d'une chambre pour rêver? 

Le Salon de l'Auto fermera ses portes le 4 février. Entre temps, il est ouvert de 11h à 23h en temps, et de 11h à 20h le 4 février. On peut se procurer un billet au prix de 7,50\$ (étudiants, n'oubliez pas votre carte!).

philosophie

Idéal-logique

«Quiconque sera ainsi sorti de lui-même sera proprement rendu à lui-même.»

- Maître Eckhart

Bloom et Révolution

GUILLAUME GINGEMBRE

Le deuxième aspect des démocraties capitalistes est l'économique. Si l'article de la semaine dernière tentait modestement de dénoncer l'hypocrisie de la démocratie comprise en tant que système politique, le présent article va s'attaquer non pas aux conséquences sociales du capitalisme, qui sont évidentes, mais à ses implications existentielles, c'est-à-dire à la nouvelle définition du social qu'il sous-tend. Alors que l'existence effective d'un individu libre et critique est partout exhibée, au point qu'elle semble évidente, il paraîtrait plutôt que les membres des sociétés capitalistes aient été réifiés en consommateurs-producteurs soumis, et il est possible d'affirmer que l'individu en tant que tel n'existe plus.

Fukuyama nous l'a rappelé, la politique a atteint sa fin (dans tous les sens du terme), nous n'avons plus qu'à nous replier sur la société de consommation pour profiter d'une jouissance sans limites. La démocratie et les droits de l'homme nous le répètent, nous vivons libres, pour la liberté dans un monde juste et où toutes les individualités peuvent s'exprimer et s'épanouir. Utilisons donc les potentialités incroyables offertes par le capitalisme pour laisser libre cours à notre individualité, si unique...

Mais la réalité est toute autre. L'entité post-individuelle, le Bloom que nous croyons encore être individu, est devenu non pas le sujet, mais la chose d'un système économique qui présente deux aspects: le «Spectacle» et le «biopouvoir», pour reprendre la terminologie de Tiqqun. Le Spectacle est le pouvoir qui veut que «vous soyez quelqu'un» et dont le discours est dominé par les experts en marketing des firmes qui nous entourent. C'est la «dictature du On», qui vous exhorte à être quelqu'un, et qui juge ce quelqu'un. Autrement dit, vous n'êtes pas vous-mêmes, vous êtes un consommateur qui reçoit béatement les produits inutiles qui lui sont continuellement jetés à la figure, et qui est obligé de le faire pour être autorisé à se fondre dans cette masse «dés-identitaire» de semblables. Ne pas se soumettre est équivalent à s'exclure, car les autres refuseront ce spectacle qui leur sera présenté. Notre si chère identité n'est en fait qu'un spectacle dont le scénario a été écrit par des experts en marketing soumis à un Dieu: le profit ascendant. La métaphysique du capitalisme est un flux de produit. C'est dire que la réification, l'identification aux choses, est grande.

Bien sûr, la plupart des Blooms rejeteront cette argumentation, en soutenant qu'ils ne sont pas forcés à s'exhiber, qu'ils sont de leur plein gré ce qu'ils veulent. C'est d'ailleurs la rhétorique habituelle, le si amical «Soyez vous-mêmes!». Mais cette revendication de ne pas souffrir de cette identité imposée prouve que le Bloom est insensible à cette violence «dés-identificatrice». Le Bloom, dans son indifférence posthume, est un néant identitaire, prêt à endosser tout ce qui se présente, une absence pure.

«Chose parmi les choses, le Bloom se tient hors de tout dans un abandon identique à celui de son univers. Il est seul en toute compagnie et nu en toutes circonstances. C'est là qu'il repose, dans l'ignorance fatiguée de soi, de ses désirs et du monde, où la vie égraine jour après jour le chapelet de son absence. Tous les contenus vécus s'échangent en lui indifféremment au gré d'une sorte de tourisme existentiel» (Tiqqun, La théorie du bloom, Paris, éd. la Fabrique, 2000).

Le Bloom est donc un Rien, un n'importe quoi passif que protège le bio-pouvoir. Foucault s'est étendu sur la définition de ce concept. Après avoir défini la folie et imaginé tout un système de structures visant à éliminer les déviants, les gouvernements vont mener une «politique pastorale», visant non pas à protéger l'humanité des citoyens arbitrairement définis comme normaux, mais à préserver leur simple vie, tel un berger qui prend soin de ses moutons. Et comme Héraclite l'exprime si bien, «c'est à coups de fouet que l'on mène le bétail au pâturage». Il en va de même dans «le monde de la marchandise autoritaire». Il faut suivre, ou crever de faim.

C'est là où l'on peut saisir la subtilité du système: la richesse est ce par quoi le «On» nous tient. Ce thème retrouve la thèse de Herbert Marcuse qui, dans *L'homme unidimensionnel*, explique qu'un tel système est légitimé parce qu'il apporte ce que les individus croient être le confort et la richesse. Mais il est bon de rappeler que la pauvreté n'a pas toujours été une notion économique. Il y eut des époques où la pauvreté était une vertu qui permettait d'accéder à la sagesse, ultime richesse. Malheureusement, depuis que les courbes de profit dictent la conscience métaphysique des individus, cette notion est devenue négative. En étant (presque) tous riches, nous avons abandonné la pauvreté pour partager la misère d'une vie en fin de compte si pauvre...

La situation est cependant loin d'être désespérée. Le Bloom porte en lui la destruction de la société marchande. La porte de sortie est une réappropriation de ce qui n'est pas, ce qui peut mener à la réalisation effective de la liberté. L'expérience du néant, la conscience de sa pure extériorité pour s'autodéterminer sont une révolution. Le langage pour contaminer, l'expérience pour désamorcer la dictature fondée sur la passivité et vivre son humanité, voilà ce qui peut sauver le Bloom et ce pourquoi le Bloom est. La seule révolution valide est existentielle. Elle vise la conscience des structures, non pas pour se forcer à y croire, mais pour jouer entre celles-ci et les utiliser pour se rediriger vers l'essentiel. 



Musique

HUGO DUCHESNE

engage-toi

La jeune formation Loco Locass a rappé énergiquement jeudi dernier au Club Soda. On aurait dit une conférence musicale sur la sensibilisation historique de la québécoise, ayant pour thème la langue.



Être loco avec la langue française

Au fur et à mesure que le spectacle avançait, le Club Soda, habité par les mots et l'énergie du groupe, ressemblait à un petit salon où l'on expose des idées convaincantes et versifiées. Le public a rapidement été conquis. Vitesse et langage, chargés de dynamisme, ont su retenir l'attention.

Vitesse et langage parce que Loco Locass entre sur deux scènes simultanément: elles sont musicales et politiques et elles sont indissociables. La densité des textes, l'orgie verbale érucant des messages et la crudité poétique visent à dénoncer plusieurs phénomènes actuels. L'apanage poétique et musical du groupe réside dans la virtuosité langagière, dans la vitesse ahurissante du rythme et dans l'éloquence du verbe qui rime et dénonce, qui perce et s'élève.

Loco Locass affronte les questions politiques et linguistiques. Il est question de «l'apathie linguistique des Québécois», de l'omniprésence des baby-boomers, de la violence parfois abusive des corps policiers (avouons le cliché de certains thèmes), d'une liberté

de parole nécessaire à l'émancipation politique du Québec s'il veut ce qu'il mérite, s'il veut que son statut ressemble à celui de la souveraineté. La voix passe par une «rap-poésie», par un équilibre impressionnant opéré entre rythme et sens, par une force d'évocation brute et un vocabulaire riche. En lançant son disque *Manifestif*, le groupe rap a joint un livre de poésie portant le même nom que l'album. Selon les paroliers du groupe: «La poésie parle plus que de soi-même. Le rap peut être considéré comme de la poésie... d'où le rap comme genre poétique nouveau».

Loco Locass plaide en faveur de la notion d'engagement social, un engagement qui passe d'abord par les mots et le langage. Par cet engagement, les paroliers nous ramènent constamment à une sensibilisation historique, soit le fait francophone et la québécoise, en tâchant, au passage, de raviver les mémoires de poètes et personnages politiques importants. Les références vont d'Honoré Mercier à Arthur Buies, passant par la Bolduc, Gaston Mirón, Fernand Dumont, Anne Hébert et ce,

jusqu'à Dédé Fortin. L'engagement par la langue, par l'appartenance, mais aussi par le rapport festif au monde présent, par la musique des Locass.

Ils sont trois. Trois chanteurs, trois paroliers, aussi danseurs. Mais musicalement, ils sont sept: ils s'enrichissent par l'entremise de quatre complices accomplis. La formation compte une section rythmique solide, juste et précise, elle est complétée par un guitariste et un trompettiste, ce qui donne plus de profondeur et de diversité au rap énergique et débridé qui caractérise le groupe. La musique accélère habilement, s'arrête avec brio, se répète intelligemment, se relance et improvise allègrement. C'est la fête sur scène et c'est une fête sérieuse et poétique dans les textes.

La portée du discours et la variété des chansons font de Loco Locass un groupe en ébullition. Rien ne s'épuise puisqu'ils ne disent pas constamment la même chose, ils ne font pas la même chanson pendant une heure. Pendant une heure, le spectacle alterne les nuances et les contrastes. 



Cinéma

FRANÇOIS BONNEAU

Gambader sur la Nationale 7

Il fallait être kamikaze pour relever le défi de faire un film traitant d'handicapés en centre d'hébergement qui désirent avoir des relations sexuelles. Avec *Nationale 7*, Jean-Pierre Sinapi a fait le grand saut. Heureusement, ce nouveau cinéaste possède la fonction «parachute intégré».

La chaîne française télévisuelle de culture ARTE produit depuis quelques temps une série de films minimalistes. Similaire au *Dogme* de Tomas Vinterberg et de Lars Von Trier, le but est de faire des films avec des caméras numériques à l'épaule et, bien souvent des acteurs amateurs et un éclairage naturel. Le résultat est souvent un film touchant, très poignant comme le *Festen* de Vinterberg. Cependant, là où les disciples de l'école danoise cherchent à bouleverser, à provoquer, à tout montrer, Sinapi raconte une belle histoire avec une légèreté désarmante.

René (Olivier Gourmet) est handicapé. Seulement, contrairement à ses compagnons du centre d'hébergement, il ne souffre pas de retardement mental. Dépendant des aides aux bénéficiaires et acceptant difficilement son état, il s'est forgé un caractère irascible et acariâtre qui est loin de faire la joie du personnel et des autres handicapés du centre. Pourtant, une jeune sainte nommée Julie (Nadia Kaci), décidée à donner un peu d'humanité à ce «Scrooge» des temps modernes, tente de l'apprivoiser. Elle se met notamment dans la tête d'exaucer un des rêves les plus chers de René: faire l'amour avant qu'il n'en soit plus capable. Mission qui ne se fera pas sans embûches.

Partant avec des prémisses aussi déli-

cates, on s'imagine difficilement comment l'on pourrait faire un film sans tomber dans les pièges de la compassion exacerbée pour les handicapés, dans l'apitoiement collectif et dans les préjugés innombrables. En plus d'aborder la sexualité, Sinapi touche aussi à la conversion religieuse, à la solitude, à l'amour quasi-inaccessible, aux conflits professionnels entre employés. C'est alors tout un exploit que d'avoir fait un film aussi léger sans tomber dans la lourdeur qu'on associe généralement à ces thèmes.

En 1997, Robert Guédiguian avait charmé la France entière en racontant sur écran une belle petite histoire toute simple entre deux personnes qui s'aiment. *Marius et Jeannette* avait prouvé que l'on pouvait faire une belle histoire avec des gens heureux. Cette même simplicité et délicatesse, on la retrouve dans *Nationale 7*. Flanqué d'excellents acteurs et de vrais handicapés mentaux, on peut difficilement trouver des points faibles à ce film; reconnaissant, toutefois, que tout spectateur n'apprécie pas forcément l'esthétique des films sans artifices. Il faut avouer que la caméra-épaule sautille beaucoup, que les gros plans surabondent, que l'image n'est pas toujours très claire, qu'on est loin de la pureté sonore des films d'action américains. Avis aux amateurs d'un cinéma plus audacieux. 



Être handicapé et vivre dans un centre pour handicapés.



Être handicapé et vouloir sortir du centre pour handicapés

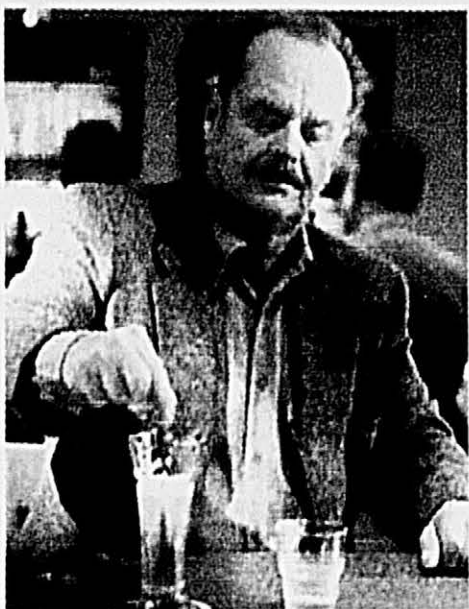


Cinéma

CÉDRIC LAVAL

Avec *The Pledge* (La promesse en version française), une adaptation du roman de Friedrich Dürrenmatt, Sean Penn nous livre sa troisième réalisation pour le cinéma. Il s'essaie cette fois-ci dans le thriller. Mais s'agit-il véritablement d'un film de genre calqué sur une enquête bondissante, comme le laisse à penser la bande-annonce?

Les premières images du film imposent le ton: surimpression des plans, contraste brutal entre un ciel ensanglanté par le soleil et un paysage glacé par l'hiver et surtout une scène de pêche filmée en gros plans qui empêchent de mettre un visage sur le pêcheur, qui distillent un malaise troublant et contraignent à une perception presque schizophrène du monde et des humains. Savons-nous voir le vrai visage



Jerry Black, est-il sain d'esprit?

des êtres?

Le pêcheur prend finalement les traits de Jerry Black (Jack Nicholson), un policier du Nevada qui s'apprête à prendre sa retraite le jour même où l'on retrouve dans la neige le cadavre d'une fillette atrocement mutilée et violée. Contraint d'annoncer aux parents la terrible nouvelle de cette mort, le policier leur fait la promesse solennelle de retrouver le meurtrier.

L'enquête, menée de manière expéditive par un collègue persuadé de tenir le bon suspect, statue sur la culpabilité d'un Indien aperçu sur les lieux du crime, qui avoue son meurtre à la suite d'un interrogatoire grotesque (scène ratée avec Benicio del Toro, qui en fait des tonnes dans le genre). Mais l'Indien se tire une balle dans la bouche, abandonnant la police avec la certitude que l'affaire est close... et Jerry Black avec celle que son enquête à lui ne fait que commencer. Hanté par la promesse faite à la mère et mené par son flair (?) sur les traces d'un tueur insaisissable, le policier expérimenté finit par adopter une méthode originale: au lieu de rechercher le meurtrier, il décide de rechercher la prochaine victime...

Pas de doute, Sean Penn est un excellent réalisateur, et ce, parce qu'il parvient à créer une atmosphère lourde de secrets contenus, un monde à mi-chemin entre la

vision réaliste d'une petite bourgade américaine et le conte de fées (les victimes, toutes vêtues de rouge, sont des chapeaux en puissance pour le loup qui peuple des bois omniprésents). D'ailleurs, le film n'est pas sans faire songer aux *Beaux Lendemain* d'Atom Egoyan, préférant jouer sur le registre du psychologique davantage que sur celui du spectaculaire, sur les répercussions d'un drame davantage que sur son accomplissement. C'est la première des promesses non tenues vis-à-vis le spectateur attiré dans la salle par la bande-annonce survitaminée... quoique ces partis pris courageux ne sont pas pour déplaire au lecteur de Dürrenmatt.

Le rythme, volontiers languissant, peine parfois à rendre crédible le passage du temps (l'action s'étend sur plusieurs saisons). Au moins, l'on sait gré au réalisateur de ne pas céder à la tentation des rebondissements artificiels, d'épouser l'obsession de son personnage principal qui s'alimente de quelques indices et de beaucoup de vide.

Car *The Pledge* est d'abord l'histoire d'une obsession propre à remuer les tréfonds de l'âme humaine, celle d'un homme seul qui fait face au vide de son existence, alors que son travail n'est plus là pour le distraire de sa condition. Jack Nicholson s'investit avec beaucoup de

conviction dans ce personnage rongé par le doute (la scène chez la psychologue est en ce sens très éloquent) qui se reporte sur une idée fixe pour ne pas avoir à réfléchir sur lui-même. La complexité et l'ambiguïté psychologiques du personnage sont encore accentuées par les réminiscences des autres rôles interprétés par Nicholson par le passé. Il y a aussi le malaise entretenu depuis les premières images du film: Jerry Black est-il sain d'esprit? Se pourrait-il qu'il soit lui-même le meurtrier dont il est à la recherche?

La force de cette énigme psychologique fait aussi la faiblesse du film. L'histoire est comme vampirisée par le personnage central, rendant presque anecdotiques et artificiels les éléments de l'enquête. Les autres personnages sont réduits à l'état de silhouettes ou manquent tout simplement d'assises véritables pour être crédibles. C'est le prix à payer pour la cohérence du projet de Sean Penn, pour cette lente obsession qui entraîne tout le film et gagne en force de n'être pas totalement résolue par le dénouement.

En ce sens, l'amateur de thriller peut se sentir floué comme par une promesse non tenue... mais peut aussi se régaler de l'angoissante incertitude qui scelle la vie d'un homme lié à son serment. 



Littérature

LAN VI PHAM

Planète Rebelle: folichonne et fantaisiste

Ceux qui connaissent déjà la maison d'édition Planète Rebelle ne l'ont sûrement pas oubliée, et pour cause! Rien qu'à feuilleter les bouquins qu'elle publie, on s'aperçoit aisément que la petite maison d'édition possède un caractère propre et original, dont celui de marquer agréablement le paysage littéraire québécois.

La plus grande originalité (et la première force) de Planète Rebelle est sans conteste de nous livrer des bouquins assortis de CD sur lesquels sont interprétés ou déclamés les textes des auteurs: c'est que Planète Rebelle ne se contente pas seulement de faire voir ses écrivains, elle compte aussi les faire entendre. Voilà une admirable décision, tout à l'honneur des auteurs ainsi doublement reconnus, à la fois par l'écrit et par l'oral. Autre qualité de taille: Planète Rebelle prend grand soin de la conception artistique de ses livres, qui nous arrivent presque parfaits. De la couverture au design du CD en passant par la qualité du papier, de la grosseur des lettres et des illustrations, la maison ne peut que se féliciter du travail fini. Certes, Planète Rebelle ne publiera probablement pas le prochain Goncourt, mais vraiment, peu importe: son ambition de diffuser originalement des écrivains moins connus ou débutants est franchement réussie. Sérieusement confectionnés et pourtant sans prétention aucune, les livres de Planète Rebelle vous paraîtront soit comme de petits bijoux, soit comme de gros bonbons. C'est selon.

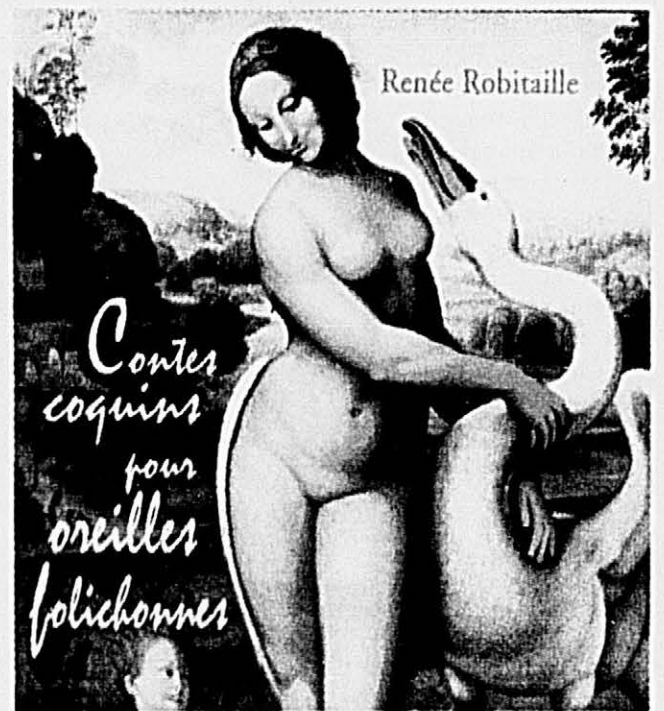
Contes coquins pour oreilles folichonnes

S'il y a un genre qui n'a jamais manqué de public, c'est bien le conte érotique. Pourtant, nombreux sont les récits roses qui tombent dans l'oubli. Se portant à leur rescousse, Renée Robitaille les a cueillis dans divers recueils parfois difficilement accessibles au grand public, les adaptant au passage au langage québécois. Rien de nouveau, nous

dira-t-on. Peut-être. Mais au fond, qui se lasse vraiment de ces histoires-là? Certes, les contes sont drôles, légers, parfois mignons, mais le plus attachant dans tout cela, c'est la lecture personnelle de Robitaille sur CD. On l'écoute avec plaisir raconter les aventures coquines des divers personnages, et cela nous fait regretter de ne pas avoir été présent lors de son enregistrement. Visiblement, tout le monde s'amuse à l'entendre conter en public des histoires à nous faire gentiment rougir. Présentés avec un humour générique dans une ambiance bon enfant, les textes de Robitaille ne sont plus des histoires à lire seul, mais bien à partager entre amis. En son genre, on peut dire que c'est une réussite. 

Octave Grogard, détective (fantaisie policière)

Autre bouquin décidément ludique, ce polar revu et personnalisé par Yves Lavoie. Tous les éléments de l'intrigue policière y sont réunis par l'auteur: le crime, la victime, le malfaiteur, les lieux sordides, et bien sûr, le détective solitaire et sympathique. Ceux qui aiment par ailleurs l'argot seront comblés: l'auteur maîtrise visiblement la chose, et nous offre même un lexique en fin d'ouvrage, histoire de nous rappeler la richesse un peu délirante de ce vocabulaire. Mais la réelle innovation, c'est que le récit n'est pas sous forme de roman, mais qu'il est rimé, et parfois même chanté sur le CD qui l'accompagne (en passant, là encore, l'équipe de Planète Rebelle a su nous offrir une



interprétation de qualité!). Octave Grogard, le détective qui résout les affaires louches en cadence... Joli, audacieux, bien fait, et amusant. 

Renée Robitaille, *Contes coquins pour oreilles folichonnes*, Planète Rebelle, 50 pages.

Yves Lavoie, *Octave Grogard, détective (fantaisie policière)*, Planète Rebelle, 111 pages.



Musique

J'aime... Britney Spears

STÉPHANE GIRARD

Hier, j'ai rêvé à Britney Spears. Rien de sexuel toutefois. Nous étions chez moi, installés confortablement devant le téléviseur, rieurs et complices, à regarder l'émission. Voilà probablement là la chose la plus troublante de ce rêve. Charles Lafortune. Soudainement, sans que je ne le demande, elle montra son sein gauche en soulevant son chandail et, comme elle ne portait pas de soutien-gorge, ce sein fut découvert et aussitôt recouvert. Rien d'autre.

Je me suis réveillé pour ainsi dire amusé. Amusé, car de Britney Spears, il n'y a rien à voir. Littéralement. Vous aurez beau y chercher une profondeur, une largeur, une épaisseur, vous n'y trouverez rien. Certes, le personnage est là, comme toutes les autres vedettes du pop, son corps étalé aux yeux et aux vues de tous; nous avons vu les clips, les photos, les entrevues, même les spectacles. Mais à y porter attention, on voit vite que sous le regard, son corps, tout particulièrement son visage, se dérobe.

En effet, ce qui frappe lorsque l'on regarde de près et avec attention le visage

de Britney Spears, ce n'est pas tant le sourire (éclatant, impeccable, pur), les lèvres (peintes, évidemment) ou le nez (rond, accueillant), mais bien les yeux. Ou plutôt l'espace entre les yeux et le vide qu'il y a. Si Britney est une androïde préfabriquée par l'industrie musicale américaine, comme plusieurs aiment le prétendre, c'est précisément dans son regard (dans l'absence de regard) qu'il y a défaut. Qu'elle soit sotte, manipulée par son gérant ou sa propre mère, ou bien qu'une



Regardez-moi dans les yeux!

simple poupée pour enfant (ce qu'elle, comble de l'ironie, est; une visite dans le rayon des jouets d'un grand magasin vous le confirmera) ou une machine spectaculaire, rien de tout cela importe vraiment. Car Britney, évanescence, n'existe pas. Certes, le 2 décembre 1981 elle fut mise au monde, mais aux yeux de nous tous, observateurs et consommateurs passifs, elle demeure diaphane: notre regard passe, comme la lumière, au travers.

« elle nous montre tout de son corps, aucune partie n'est en reste, mais dans son regard, on voit bien que Britney Spears, elle, est déjà ailleurs... »

Rappelons que pour le philosophe Emmanuel Lévinas, notre rapport à l'autrui, à autrui, passe toujours et avant tout par

le corps de l'autre, dont le visage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nu et de plus exposé à la fois, est exemplaire. Et c'est précisément ce dont Britney Spears est dépourvue. Contrairement aux autres icônes de la culture populaire, qu'elles se nomment Madonna, Jennifer Lopez ou Ricky Martin, pour ne prendre que des exemples contemporains, Britney ne nous renvoie pas de regard en retour. Un sourire impressionnant, un mouvement de danse précis et claquant, une salutation mignonne de la main peut-être, mais aucun regard, aucune présence de regard qui pour-

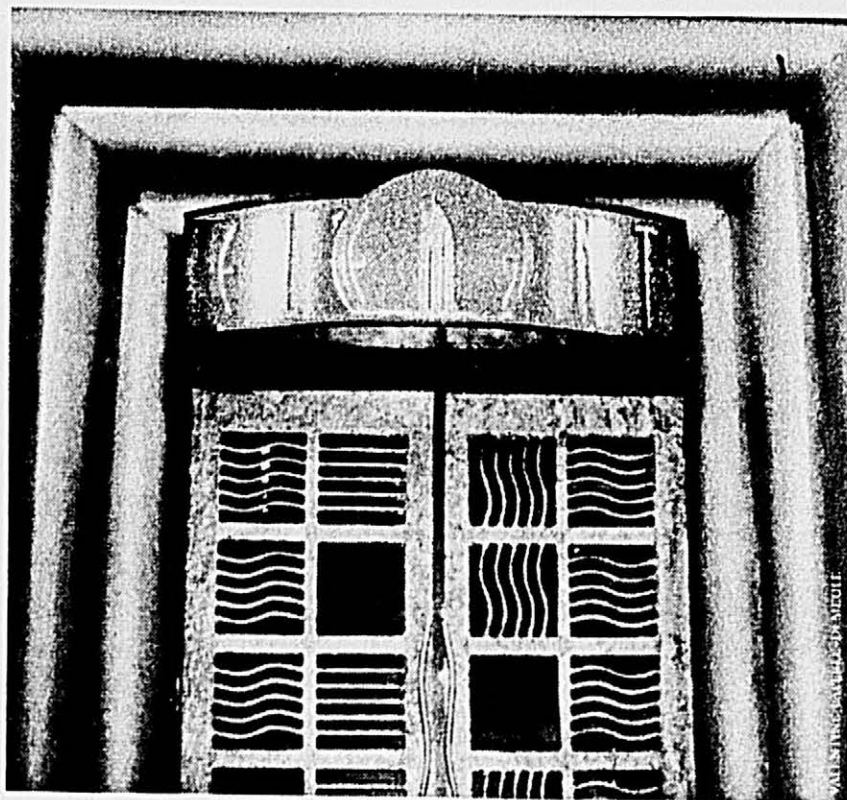
rait nous

rassurer de son humanité.

Et c'est pour cela qu'elle peut se mettre à nu et se moquer de ses propres attributs avec autant de désinvolture. Que ce soit à Saturday Night Live, aux American Music Awards, dans ses clips ou dans nos fantaisies oniriques; elle nous montre tout de son corps, aucune partie n'est en reste, mais dans son regard, on voit bien que Britney Spears, elle, est déjà ailleurs... ☹

Ce soir... On sort

Elkahna Talbin



Une porte qui s'ouvre sur un grand vide

L'élément manquant

Rue Maitreuve, jeudi soir dernier, je sors. Des copains à moi me disent qu'une soirée est organisée à l'Élément. Comme je n'y avais jamais mis les pieds, cela me semblait être intéressant! 12h30, nous sommes devant l'endroit. J'entre, dépose mon manteau au vestiaire et commence à scruter la salle. Une catastrophe se présente à mes yeux: presque personne! Du coup, je comprends un principe très simple: à quel point une discothèque vide peut être laide. Mes amis et moi nous nous jetons des regards qui veulent tout dire. «Mais comme on est con, on a payé six dollars pour entrer ici et il n'y a personne!»

Donc pour ne pas sombrer dans le désespoir, je leur dis de ne pas s'en faire et qu'après tout, moins de monde égal plus de place pour danser! Alors, telle une tigresse qui a trouvé sa proie, je me précipite sur la piste de danse, question aussi d'analyser l'endroit. Le plancher est métallique et, au centre, se trouve une colonne d'une forme assez particulière. Si vous êtes saoul, je ne vous conseille pas de vous y regarder; il y a de quoi se donner des idées suicidaires.

Après quinze minutes de défoulement physique, je réalise que ce qui «spin» comme disques est plus vieux que ma grand-mère. Je dansais sur la même musique que l'été passé. Le dernier endroit où je suis allée et dont la musique manquait autant d'originalité, c'était au 737. Mais bon, là-bas, la tigresse en moi a pour proie une autre bête

que la musique si vous voyez ce que je veux dire... Alors, j'ai réfléchi: pas de mecs, ni de filles pour mes pauvres copains français au bord du gouffre et une musique des plus agressantes. Je regarde ma montre: 1h45! Ahhhhhhh! Donc, je me décide, je vais voir le DJ en espérant qu'il sauve nos âmes ce soir, car jusqu'à présent c'est plutôt l'enfer. Quel ne fut pas mon étonnement quand ce dernier me dit qu'il n'avait ni du R&B

« Donc, je me décide, je vais voir le DJ en espérant qu'il sauve nos âmes ce soir, car jusqu'à présent c'est plutôt l'enfer. »

ni du hip hop! Alors là, c'était la goutte. Je reviens vers mes amis, tous à moitié morts et je leur fais comprendre qu'on se pousse de là. Ça y est, tolérance zéro, ça suffit la torture auditive! Par contre, juste avant de quitter l'endroit, je demande au portier si c'est TOUJOURS ce genre de musique avec TOUJOURS ce DJ. Il me répond que oui. Pour moi tout était clair. Je devrai me passer de cet élément à l'avenir. ☹

L'élément. 6S
Soirée des dames vendredi-samedi

WWW.DELITFRANCAIS.COM

Pour lire l'édition de la semaine, consulter nos archives, ou nous contacter!



Musique

JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE

La Nozze di Figaro

ou l'opéra à l'honneur

L'Opéra de McGill présentait la semaine dernière la *Nozze di Figaro* à la salle Pollack. Ça vous dit quelque chose la salle Pollack? L'opéra McGill? Ou encore la *Nozze di Figaro*?

Commençons par la *Nozze di Figaro*, un opéra de Mozart écrit en 1786 à Vienne. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), compositeur déjà accompli à cette époque, avait été invité par le comte Orsini-Rosenberg, grand chambellan et directeur des théâtres de la cour de Vienne, à écrire un opéra italien. Mozart s'inspira alors d'un livret de Lorenzo da Ponte, poète des théâtres impériaux de Vienne de 1782 à 1791 qui avait alors la faveur de Joseph II, empereur d'Autriche.

Da Ponte avait composé son livret d'après le très controversé *Mariage de Figaro* de Beaumarchais qui déjà mettait en scène les réformes évoquées dans l'opéra, notamment l'abolition du droit seigneurial que Joseph II, acquis à l'esprit des Lumières, avait mis en pratique. Cette époque était également celle où on lisait discrètement *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos ainsi que les œuvres de Voltaire, alors même que les idées républicaines se discutent ardemment dans les milieux intellectuels européens. À Paris, la Révolution

française éclatera en 1789-1791. Voilà une époque mouvementée.

La *Nozze di Figaro* relate les obstacles s'opposant au mariage de Figaro et Susanna, tous deux au service du comte et de la comtesse Almaviva. Les visées du comte sur la fiancée de Figaro constitue un premier obstacle auquel s'ajoute les dettes de Figaro menant à l'obligation d'un mariage forcé. Les plans du comte Almaviva seront déjoués et il devra se repentir plus d'une fois auprès de sa femme délaissée. Quant aux dettes de Figaro, ses créanciers les effaceront lorsque sera découvert leur lien filial avec Figaro: coup de théâtre! Dans la plus pure tradition de l'opéra bouffe, l'opéra s'achèvera dans la réjouissance générale et dans l'attente du banquet autour d'un immense feu de joie. Figaro, prédécesseur d'Astérix?

Lors de la représentation du jeudi 25 janvier, la distribution des onze chanteurs était accompagnée de quatre chœurs et de l'Orchestre symphonique de McGill, dirigé par la chef invitée Tania Miller et composé

de 32 musiciens dont 10 violons et un clavicécin. Guillermo Silva-Marin avait la responsabilité de la mise en scène.

Stefan Fehr, dans le rôle de Figaro, et Krista Howe, l'interprète de Susanna, ont donné de très bonnes performances. Pour Krista Howe (et Christine Murphy, la Susanna de la seconde distribution), cet opéra représentait une des épreuves imposées pour l'obtention d'une maîtrise en musique en interprétation. Si l'on se fie aux acclamations finales, Krista Howe semble avoir réussi, si ce n'est son épreuve, à tout le moins à charmer le public. La seconde partie, après l'entracte, se révéla d'une qualité nettement supérieure à la première. Soulignons les scènes, véritablement impressionnantes, où les personnages chantent à l'unisson.

Les décors étaient décevants, à tout le moins minimalistes, sinon fades, car autant les draps du décor que les costumes des personnages tiraient dans les teintes blanche et beige. À l'exception de quelques accessoires et des revers de vestons, la cou-

leur faisait malheureusement défaut. Sobriété? Et expliquez, je vous prie, cette mode d'insérer une scène de nudité (ici tout à fait inutile) dans un spectacle. Passons.

Les événements suivants se dérouleront dans la prochaine semaine à la salle Pollack. Jeudi le 1er février, dans la série CBC-McGill, Les Premières Chaises Il présentent Richard Roberts, violon solo de l'Orchestre symphonique de Montréal, et les premières chaises de l'OSM, interprétant des œuvres de Tchaïkovski et Rheinberger (à 19h30). Vendredi, Luba et Ireneus Zuk offrent un duo de piano à 20h. Et mercredi le 7 février, l'Orchestre d'instruments à vent de McGill, sous la direction de Daniel Gordon, donne un troisième spectacle cette année à 20h. ☉

←
Salle de concert Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest, tel: 398-4547, site web: mcgill.cbc.ca.

Une divine à Montréal chante Sarah Vaughan

STÉPHANIE DUCHESNE

Gracieuse, radieuse, paraissant heureuse d'être à Montréal, Dianne Reeves a su donner quelques frissons à son public vendredi soir dernier.

C'est dans la grande salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts que Dianne Reeves a rendu hommage à la chanteuse Sarah Vaughan, une légende du jazz. Ayant dû annuler sa représentation, le pianiste Chick Corea a laissé sa place à cette chanteuse peu connue du public montréalais. De la même manière, Charles Dutoit, le directeur artistique de l'OSM, a passé la baguette à Simon Leclerc. Son répertoire touchant plus le pop symphonique, le chef d'orchestre dansait du haut de sa marche. Pas étonnant! Avec la performance de Dianne Reeves, qui n'aurait pu se laisser entraîner au son de sa voix et au rythme guidé par les percussionnistes?

La chanteuse...

Pas facile d'être à la hauteur de Sarah Vaughan, une des plus remarquables figures du jazz, dont le registre et les possibilités techniques sont exceptionnels. Mais Dianne Reeves a su montrer un *scat* exceptionnel et une voix riche séduisant toute la salle. Elle a démontré un talent d'improvisation incroyable; elle mérite largement le titre de «La Divine». La chanteuse possède à son actif trois prix Grammy et elle a sans contredit une des plus belles voix du jazz. Au programme: plusieurs chansons connues faisant partie des classiques du jazz, telles «Lullaby of Birdland», «Love for Sale», «Key Largo», et bien d'autres. Bien que ces chansons puissent sembler répétitives, on n'a pu s'en lasser puisque Diane Reeves les a interprétés à sa façon tout en respectant celle de Sarah Vaughan.

Pour ce qui est des solistes, on a déjà entendu mieux. Billy Childs, au piano, a également fait les arrangements, qui étaient parfois plutôt douteux. Solos enterrés par la batterie (Gref Hutchinson) et les percussions (Munyungo Jackson). «Fascinating Rhythm», une chanson très rythmée, fut tout simplement une véritable cacophonie entre les cuivres et les solistes: impossible d'entendre la chanteuse. Le saxophoniste, Steve Wilson, est arrivé au beau milieu d'une chanson comme un chien dans un jeu

de quilles pour faire son solo et est reparti presque aussitôt. Malgré tout, Munyungo Jackson a impressionné les gens avec ses solos et son clin d'œil continu. Il avait peut-être oublié qu'il n'était pas la vedette.



Bref, on en oublie la présence de l'orchestre, qui remplissait la scène plus que d'autre chose. Par contre, le peu de fois où il a été possible de l'entendre, l'union formée avec les solistes ne semblait pas infaisable.

C'est la fin. Un rappel? Bien sûr, un rappel, mais un rappel tout particulier pour ces spectateurs. Un rappel pour leur permettre d'apprécier une dernière fois le *scat* de Dianne Reeves, d'une qualité étonnante et d'un registre étonnamment grave. Elle chante au public un «au revoir» tout particulier en le remerciant et en promettant de revenir, tout en gardant une modestie impressionnante. ☉

Ma formation EN PRISE DIRECTE AVEC LE MONDE



Des programmes d'études thématiques :
collaborations privilégiées avec le milieu.

Un programme de soutien financier attrayant :
bourses de l'INRS et bourses d'excellence.

Une formation adaptée au marché :
taux de placement très élevé.

La formation de 2^e et 3^e cycle à l'INRS

- sciences de l'eau
- sciences de l'énergie et des matériaux
- sciences de la Terre
- sciences biomédicales
- technologie de l'information
- télécommunications
- génie logiciel
- études urbaines

Aussi stages et études postdoctorales dans chaque domaine



Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique

La science en ACTION pour un monde en ÉVOLUTION

Informations	Téléphone: (418) 654-2500	www.inrs.quebec.ca
	Sans frais: 1 877 326-5762	



Théâtre

L'Odyssée de Pénélope Bouchard

DOMINIC CÔTÉ

Le rire de la mer, c'est l'histoire de Pénélope Bouchard, une jeune femme de Chicoutimi-Nord venant d'apprendre qu'elle a un cancer incurable et souhaitant vivre néanmoins une odyssée n'ayant rien de tragique. Partie en voyage, elle écrit ses aventures. Elles sont, pour elle, l'occasion de raconter ses désirs et ses réflexions sur le Québec et le monde sans jamais se prendre trop au sérieux. Lui faisant un éloge posthume, son chum met en scène pour nous la pièce de théâtre que Pénélope lui a écrite, donnant ainsi place à un théâtre dans le théâtre.

Le rire de la mer, c'est aussi, à un second niveau, une histoire permettant à l'auteur Pierre-Michel Tremblay de faire un voyage dans l'imaginaire: son imaginaire et notre imaginaire collectif québécois. La pièce a donc des allures de drame humain intime, mais sait aussi gagner une signification universelle. Elle laisse ainsi à la fois place à des dialogues d'une grande sensibilité émotive entre Pénélope et son chum, mais aussi à un commentaire engagé d'un auteur jetant un regard perçant sur notre société.

Les multiples tableaux servent en fait très bien l'auteur. S'il veut mettre en place un drame humain critique de son temps, il ne souhaite cependant point le faire à l'image des grandes tragédies grecques de jadis. Les tableaux sont donc autant de petits sketches où l'humour et l'absurde s'installent avec force. Par exemple, l'auteur aborde avec ironie le thème existentiel de l'existence de Dieu, de la société de consommation, de la maladie, de la mort et de l'amour. Lorsque Pénélope questionne Dieu sur le pourquoi de sa mort, il lui répond à l'image de la pièce qui n'apporte bien souvent pas de véritables réponses: «Mon enfant, je t'écoute. Veuillez patienter, votre appel est important pour nous.» C'est donc toujours de façon humoristique que l'auteur effleure

les thèmes sérieux. Il cherche ainsi à dédramatiser certaines situations et certains problèmes; livrant aussi au passage, sous des dehors sans prétention, un regard neuf, caustique et ironique de notre société. L'humour est donc une arme à double tranchant, une épée de Damoclès coupant le nœud gordien du drame.

Le fil conducteur de toute la pièce reste le mythe. Tout d'abord, la trame mythique de l'Odyssée sert de support à l'action. Il faut cependant voir au-delà de ce mythe antique tout en comprenant la fonction qu'il remplit, car la pièce est moderne, renversant conventions et attentes. Ainsi, dès le début, nous sommes confrontés au chœur grec, mais le coryphée est loin de faire état d'un pathos fortuit; il nous prévient plutôt que le chœur se veut un moyen de manipulation théâtrale, une façon d'insérer le comique. Le mythe ancien est plutôt une façon d'aborder nos véritables mythes modernes. Ainsi, se confronteront Tit-Coq et Ulysse, Jim Morisson et Molière... L'auteur nous confronte par ailleurs à nos mythes québécois: nos maladies, nos peurs, nos joies de vivre et nos mythes collectifs. Par exemple, au pays des Bretons, ceux-là même qui ont les chapeaux ronds, une discussion autour d'un pot de bière permet l'échange de propos politiques.



Pénélope et son chum, un beau moment de complicité et de tendresse.

Pénélope tente d'expliquer ce qu'est le FLO à des sympathisants du mouvement national breton qui n'y voient pas très clair dans leurs propres affaires. L'auteur montre comment les «événements d'automne» ont gagné le statut de mythe national, alors que tous et chacune ne se rappellent plus très bien des revendications politiques, mais se souviennent d'un certain «Ministre Pont Pierre Laporte» et de bombes placées dans les boîtes aux lettres de Westmont. Dans la même veine, la pièce est aussi le lieu où commenter la question de la souveraineté: «chez nous on est plus capable!». L'auteur semble être d'avis que les gens ne veulent plus être embêtés par des discours longs et ennuyeux des politiciens n'aboutissant

plus.

Les acteurs défendent bien leurs rôles. La mise en scène est sobre et parvient à mettre en valeur l'invention théâtrale des acteurs, sans par contre ajouter beaucoup en profondeur symbolique. La pièce est par moments touchante, mais surtout comique. Dans la salle surgissent de continus éclats brillants de rire qui se réverbèrent sur un mur de plexiglas représentant la mer. L'humour rend le tout assez léger. L'auteur semble ainsi vouloir éviter que le spectateur soit tenté de poursuivre un questionnement lourd et profond. Il cache et minimise une réflexion pourtant présente. 

Au théâtre de la Licorne jusqu'au 3 février



Théâtre

Pièce de théâtre à lire

FRANCO FIORI

On aurait pu se permettre une maisonnette, des lumières et une famille turbulente et heureuse en son intérieur. Mais tel n'est pas le cas: aucun décor, aucun mouvement, quatre personnages assis sur quatre chaises et un tapis pour délimiter l'intérieur.

Un vieillard. Sa solitude et la monotonie de sa vie qui ont ralenti la fougue de sa jeunesse. Une catastrophe dont il est témoin. Un étranger rencontré sur les lieux de la tragédie. Maintenant, deux hommes à constater l'horrible, l'effroyable, l'inacceptable, mais aussi, l'irréversible. Comment annoncer la triste nouvelle à la famille? Là réside tout le contexte de la pièce *Intérieur* signée Maatterlick.

Sans aucune intrigue et aucune mise en situation, l'auteur nous plonge directement dans l'impasse. L'essentiel de l'histoire tourne autour du questionnement d'un vieillard, hésitant à entrer à l'intérieur de la maison où il se doit d'annoncer la nouvelle. Il dîne régulièrement chez cette famille, mais ce soir-là, la vie le dégoûte amèrement et il n'ose pas entrer. Accompagné par l'étranger (le second rôle principal), les philosophies et les réflexions du vieil homme se succèdent alors qu'il regarde, de l'extérieur de la maison, la famille s'affairer à ses besoins quotidiennes, dans l'ignorance du malheur.

Bien que la pièce puisse sembler pleine de rebondissements à prime abord, l'action demeure inerte, lente, voire statique. D'une durée d'environ 90 minutes au théâtre, elle en prendrait une demi-heure à lire. En

aucun temps le spectateur entre-t-il dans l'univers psychologique des personnages. Maatterlick s'efforce plutôt de peindre le vide, vide de mots pour exprimer les tragédies. Le personnage principal raconte ses pensées tranquillement et impassiblement, comme pour exprimer l'impossibilité de réagir et l'inutilité d'une quelconque action.

Pour accentuer cette idée fataliste, les décors sont nettement laissés de côté au profit d'une approche plus cérébrale. On aurait pu se permettre une maisonnette, des lumières et une famille turbulente et heureuse en son intérieur. Mais tel n'est pas le cas: aucun décor, aucun mouvement, quatre personnages assis sur quatre chaises et un tapis pour délimiter l'intérieur.

Concernant le jeu des acteurs, seul le personnage du vieillard a un rôle étoffé, et encore! Le vieil homme n'est jamais pris de

sentiments profonds. Au contraire, il débite lentement sa philosophie. Une philosophie dégoûtée et résignée. L'auteur met en jeu le côté irréversible du sujet et le traite avec une saveur hautement réaliste.

En raison de cette absence de décors et d'expressions chez les personnages, pourquoi aller au théâtre? Au demeurant, la mise en scène ne porte en elle rien de plus attrayant que l'imagination de l'acteur. L'accent est mis sur l'aspect philosophique du sujet et non pas sur les tourments psychologiques des personnages. Sans insister plus, seule l'idée est réellement véhiculée dans la pièce, et une idée, ça se lit. 

La pièce *Intérieur* est présentée au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 17 février...



Théâtre lonesco sans rock s.v.p!

HUGO DUCHESNE

Apprécier lonesco est plus facile que de le mettre en scène. C'est ce que confirment *Jacques ou la soumission* et *L'avenir est dans les œufs* signées Jacques Lessard. Il faut pointer du doigt les choix artistiques, et non pas les pièces de l'auteur roumain.

Les deux pièces présentées au Théâtre Denise-Pelletier ont été écrites dans les années 50, alors que lonesco concevait un théâtre refusant de se plier aux procédés théâtraux d'usage, généralement pratiqués et admis. En fracassant les normes et les conventions de l'époque, il écrivait des «anti-pièces» et faisait de «l'anti-théâtre».

Ce sont deux pièces délicieuses, tant anarchistes que nihilistes. Dans *Jacques ou la soumission*, les membres de la famille Jacques insistent pour que Jacques accepte de se conformer et de se plier à l'ultime valeur familiale. Le symbole absurde est tout simple: il doit accepter d'aimer les pommes de terre au lard malgré leur dégoûtante banalité. Jacques (Stéphane Brulotte) résiste tant qu'il peut, mais il finit par céder et cette soumission absurde devient le moteur de la pièce. Elle représente l'acceptation des valeurs familiales, qui passent par le mariage et la procréation.

Jacques aime donc les pommes de terre au lard. Il doit maintenant marier Roberte (Evelyn Rompré) avec ses deux nez. Il refuse de la marier sous prétexte qu'elle n'est pas assez laide: il veut d'une femme qui aurait trois nez. Aussitôt dit, aussitôt fait! Roberte revient sur scène avec trois nez. Elle réussit à séduire Jacques en lui disant qu'il «n'est pas comme les autres» et en lui racontant ses rêves. À travers une histoire de cheval (symbole de la fécondité), elle lui fait découvrir la sexualité tout en lui apprenant un nouveau langage, uniquement opéré à partir du mot «chat». La séduction réussit et les familles sont heureuses.

Dans *L'avenir est dans les œufs*, qui se déroule trois ans après la première pièce, Jacques et Roberte ont développé un amour fermé sur lui-même qui ne rapporte rien: aucune productivité, aucune reproduction. Jacques père se croit justifié de prendre la situation en main et sépare les mariés. Les douleurs d'enfantement surgissent au moment où les autres personnages crient «Production, production, production». Une avalanche d'œufs inonde la scène et les personnages s'amuse à énumérer les professions qu'occuperont ces futurs humains contenus dans les œufs. Jacques, qui n'est pas totalement soumis, espère que ces œufs seront anarchistes et nihilistes, immédiatement après que le grand-père eut crié «Comme par le passé, l'avenir est dans les

œufs».

Il s'agit donc de deux véritables drames de famille parodiés. L'écriture de lonesco insiste sur le refus de l'individu de s'intégrer à un monde hypocrite et corrompu. Le langage met en scène une folie récupérée par une série de mots inventés et des jeux sonores. L'absurdité de cette folie s'accomplit à partir du langage «chat» pour en arriver à un univers burlesque, montrant la famille en tant qu'institution qui piège l'homme, l'enferme et de laquelle il est impossible de s'affranchir et de s'évader. Elle fait figure de lieu qui le confine à l'aliénation, en tant que dernier refuge où la reproduction est obligatoire.

Deux choix artistiques du metteur en scène aident la dernière pièce à finir en queue de poisson. Le premier réside dans l'omniprésence du rock qui ponctue les entrées sur scène de certains personnages. Pourquoi du rock? Pour insister sur la jeunesse de Jacques, sa rébellion autant que son anti-conformisme, donc son adolescence tardive? Il y a eu, ni plus ni moins, une mauvaise lecture du personnage de Jacques. Son discours est de loin trop achevé et pénétrant pour correspondre à une répartition d'adolescent. Jacques est un jeune adulte énormément lucide, d'accord. Mais pas un ado en manque de sensations fortes qui rythme ses émois aux accords distorsionnés du rock. Même si le théâtre Denise-Pelletier a une devise scolaire, qu'il rejoint un public du secondaire et du collégial par son choix de pièces et son initiation au théâtre, lonesco ne passe pas par le rock, pas plus que le personnage de Jacques.

Deuxièmement, *Jacques ou la soumission* et *L'avenir est dans les œufs* ne sont pas des pièces compatibles avec le théâtre de Broadway, avec un théâtre truffé de comédie musicale, lyrique de surcroît, où les personnages, à l'unisson, chantent leurs répliques. Cette dimension «comédie musicale» devient pratiquement insupportable. Nous perdons les jeux de langage et même le sentiment de l'absurde qui traverse les pièces au profit de chorégraphies injustifiées, de danses légères et de répliques chantantes.

lonesco sans rock et loin de Broadway S.V.P. ☉

Jacques ou la soumission et *L'avenir est dans les œufs* sont présentées au Théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 17 février.



Bouffe

La banane démystifiée

THUY-TIEN TRAN ET ELODIE MASSÉ

Originaire de Malaisie, la banane a voyagé à travers l'Asie, l'Inde et l'Afrique, bien avant que Christophe Colomb ne découvre les Amériques! Et ce n'est qu'en 1516 que notre banane atteint le Nouveau Monde, grâce au missionnaire espagnol, Friar Tomas de Berlanga.

De ses origines exotiques, il n'est pas surprenant que la banane soit une cousine éloignée de l'orchidée et fasse partie de la famille des nénuphars! Le bananier est la plus grande plante sans tronc au monde, et présente de nombreuses vertus autant nutritionnelles par son fruit que pratiques par les fibres de son pseudo-tronc. Cordages, vêtements, sacs, et autres merveilles peuvent ainsi être obtenues, avec quelque ingéniosité. Les feuilles de sa plante servent aussi d'abri, d'emballage de cuisson, d'assiette de service, et même de cahier pour prendre des notes.

Symboliquement, la banane a parfumé plus d'une littérature! Alors que le Christianisme conte l'histoire d'Adam et Eve avec une pomme, les Hindous (600 à 500 ans av. J.-C.) défendent quant à eux leur version avec une banane, considérée comme le fruit du paradis. De même, au Sri Lanka, les feuilles de bananiers auraient servi à vêtir nos deux personnages quand ils furent chassés du paradis terrestre. Chez les Bouddhistes, la banane est perçue comme un symbole de la fragilité et de l'instabilité des choses de ce monde. Et achevons ce petit historique en rappelant son étymologie: bantou banana... mot qui nous vient bien d'Afrique.

La banane ne vous veut que du bien

* Propriétés adoucissantes: Pour diminuer toute douleur causée par une brûlure, pelez une banane et posez une lamelle de pelure, face interne, sur la brûlure.

* Laxatif: Pour contrôler la régularité sans médicaments!

* Masque régénérant: Écrasez une banane et étalez la pulpe sur le visage. Laissez poser 15 minutes, puis faire un petit massage en faisant rouler la pulpe sur la peau. Rincez, et tonifiez.

* Excellent apport énergétique: Ses sucres sont facilement assimilés par les cellules musculaires, ce qui permet une récupération rapide après l'effort.

* Fumeurs aux doigts jaunés par la nicotine?: Prenez l'intérieur de la pelure d'une banane et frottez-le sur vos doigts.

* Indigestion?: Mangez lentement une banane crue réduite en fine purée et arrosez d'un filet de jus de citron.



Crumble aux bananes

- 4 bananes mûres
- 3/4 tasse de jus d'orange
- 1/2 tasse d'avoine
- 3/4 tasse de sucre brun

- 1 c. à thé d'extrait de vanille
- 1/2 c. à thé de muscade
- une pincée de sel
- 6 c. à soupe de beurre froid

Mélanger le jus d'orange avec la vanille et mettre le tout de côté. Couper les bananes en longueur et les placer (le côté coupé vers le haut) dans un moule beurré. Mélanger l'avoine, le sucre brun, la muscade et le sel. Ajouter le beurre. Avec un mixeur, battre le mélange jusqu'à ce qu'à l'obtention d'une texture semblable à des petits pois. Écraser les bananes avec le jus d'orange. Verser le mélange de crumble sur les fruits. Mettre au four à 375°F pendant 15-20 minutes. Servir chaud avec de la glace à la vanille. ☉

élections
mcgill

Appel de nominations

À partir du 1er février, Élections McGill acceptera les nominations pour les positions suivantes :

Exécutifs de l'Association Étudiante

- ☉ Président
- ☉ VP Clubs & Services
- ☉ VP Opérations
- ☉ VP Communications & Événements
- ☉ VP Affaires Universitaires
- ☉ VP Communauté & Gouvernement

Sénateurs

- | | |
|---------------------|----------------------|
| ☉ Arts | ☉ Administration |
| ☉ Médecine dentaire | ☉ Médecine |
| ☉ Éducation | ☉ Musique |
| ☉ Ingénierie | ☉ Études Religieuses |
| ☉ Droit | ☉ Science |

Représentant des étudiants de 1er cycle au Conseil des Gouverneurs (2)

Conseillers en recherche éthique financière (4)

Conseil des Directeurs de CKUT-FM (2)

Date limite pour retourner la trousse de nomination : **vendredi le 16 février 2001 à 17h**

Les trousse de nomination sont disponibles sur Internet ou aux :
Bureaux de l'Association étudiante William et Mary Brown
Édifice des services aux étudiants
3600 McTavish, Bureau 1200

Pour contacter Élections McGill :
téléphone : 398-2109
courriel : elections@ssmu.mcgill.ca
Internet : www.ssmu.mcgill.ca/elections

FAITES VOTRE MARQUE!

Appel de Référendums

Les étudiants peuvent initier une question de référendum pendant la période électorale. La trousse de référendum est disponible sur Internet ou aux bureaux principaux de l'Association étudiante. La date limite est le vendredi 9 février 2001, à 17h.

AGENTS DE SCRUTIN RECHERCHÉS

pour les 2, 6, 7 et 8 mars.

Appliquez via Internet : www.ssmu.mcgill.ca/elections. Jusqu'à 9\$ l'heure.

Télévision



La télé le dimanche soir

[quand ce n'est pas le Super Bowl]

JULIANE BERTRAND

Après avoir profité pleinement de votre trop brève fin de semaine pour gagner les sous indispensables à votre survie ou pour sortir avec vos amis, quoi de mieux qu'une soirée devant la télévision pour vous reposer avant le retour en classe? Le dimanche soir, le mot d'ordre du menu télévisuel est «variété»!

Les adeptes des productions locales seront servis à Radio-Canada et à Télé-Québec. Dès 19h, Télé-Québec diffuse le *National d'impro Juste pour rire*. Huit équipes, représentant huit grandes villes québécoises, s'y affrontent amicalement lors d'improvisations sur des thèmes parfois aussi incongrus que «voyage au bout de l'ennui». L'humour d'une Sylvie Moreau, qui se fait un point d'honneur de contester chaque décision de l'arbitre (un Yvon Ponton au ton toujours juste), ou d'un François-Étienne Paré, qui réussit à prendre le contrôle d'une improvisation même lorsqu'il joue un fantôme, fait de ce *National d'impro* un divertissement fort agréable pour tous ceux qui ne demeurent pas insensibles au comique québécois. Malheureusement, les matchs ne sont jamais diffusés dans leur intégralité, ce qui empêche le téléspectateur de suivre le mouvement naturel de la soirée. On pourrait comprendre, à la limite, que les coupures servent à diffuser les publicités permettant à Télé-Québec de nous présenter l'émission. Mais que quelques minutes soient gaspillées pour nous présenter de fausses paroles hostiles des équipes en présence est regrettable. Les téléspectateurs ne croient pas à ces menaces et perdent l'occasion de voir une improvisation supplé-

mentaire.

À 20h, Télé-Québec vous convie à un docu-spectacle assez intéressant, *Le plaisir croît avec l'usage*. René-Richard Cyr y reçoit, chaque semaine, un invité qui présente son univers culturel. Le contenu varie donc énormément d'une semaine à l'autre, selon les intérêts artistiques de l'invité du jour. Même s'il est possible que vous détestiez TOUS les choix de l'invité de la semaine ou, au contraire, que tout vous intéresse, *Le plaisir croît avec l'usage* a le mérite de montrer à la télévision des artistes peu connus des circuits commerciaux, comme la magistrale Anne-Marie Gélinas («Le Tango de l'amour», «Frères d'âme»).

Ceux qui ne peuvent concevoir une bonne soirée télévisuelle sans téléromans seront enchantés par *Le Monde de Charlotte*, présenté à 19h30 à Radio-Canada. Ce téléroman raconte l'histoire d'une pré-adolescente, de sa famille et de son entourage. Les acteurs y jouent avec

naturel et les histoires sont écrites pour toucher tout spectateur; les concepteurs visant avant tout une écoute en famille. *Le Monde de Charlotte* est une émission qui stimule la réflexion tout en divertissant. Cependant, puisque rien n'est parfait, le rôle prédominant accordé à la petite Charlotte (Catherine Brunet) nous fait parfois basculer dans un univers enfantin qui pousse les auteurs à terminer chaque épisode par un «happy ending». Cela peut parfois être lourd pour un public conscient que la vie n'est pas toujours aussi rose...

Le dimanche soir est aussi la soirée du cinéma et des traductions de séries américaines. À 22 h, Séries + présente *Sexe à New York*. Il s'agit de l'histoire de Carrie, Charlotte, Miranda et Samantha, quatre célibataires de la grande ville. Quatre héroïnes, mais un seul point de vue. En effet, la vie des jeunes femmes n'est pas captée par le regard impersonnel de la caméra. C'est plutôt Carrie (Sarah Jessica Parker) qui nous raconte ce qui arrive. L'actrice a d'ailleurs su trouver le ton et l'attitude corporelle pour que le téléspectateur comprenne très bien si Carrie s'adresse à son interlocuteur ou si elle parle au public, en voix off. Cette façon de jouer est particulièrement divertissante, car elle distingue *Sexe à New York* de toutes les autres productions télévisuelles à l'affiche.

Les amateurs de la culture française, quant à eux, se tourneront avec profit du côté de TV5. Même si l'horaire varie à chaque semaine, on peut souvent y voir de bonnes émissions de variétés, comme ce



Le monde de Charlotte à la SRC

Vivement dimanche animé par un Michel Drucker dont la réputation n'est plus à faire. Ce type d'émission vous promet généralement plusieurs heures de divertissement et, chose rare pour des téléspectateurs québécois, vous donne l'occasion d'assister à des entrevues avec quelques vedettes de chez nous (surtout les interprètes de Notre-Dame-de-Paris) qui ne seront pas censurées par la fréquence régulière des pauses publicitaires. Bon dimanche et zappez bien! ☺



Le plaisir croît avec l'usage

Au chaud chez Lisa Neighbour

JULIANE BERTRAND

Dehors l'hiver. Glacées, nous fuyons le froid qui nous coupe le souffle. Au plus vite, trouver la galerie. Enfin, nous y sommes. Des bribes de voix, une musique enveloppante... la chaleur enfin. Une salle sombre, illuminée par des pièces qui m'attirent irrésistiblement. Éparses, les sculptures déploient leur lumière, leurs formes bigarrées. La musique infuse un rythme chaud et invite à regarder le spectacle de couleur d'un œil détendu. Ce qui s'offre à mon regard n'est pas froidement intellectuel. Ce vernissage est une véritable fête. D'emblée, je sais que je découvrirai un univers qui me plaira.

Lisa Neighbour, l'artiste torontoise qui expose son travail à la Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman s'est entretenue avec nous au sujet de ses *Illuminations*. Les pièces, explique-t-elle, sont séparées les unes des autres pour créer des ensembles bien distincts, mais elles sont assez rapprochées pour faire partie d'un tout cohérent. Ici, une série de lampes dont les ampoules s'allument et s'éteignent à intervalle régulier et, plus loin, une installation semblable. Au centre de la pièce, un énorme œil aux lumières de couleurs diverses interpelle le spectateur. Sur un mur, plusieurs pièces de plus petite taille intriguent aussi. Par terre, un enchevêtrement illusoirement désordonné de fils électriques et d'ampoules forme un cercle parfait. Pourquoi ces fils? Pourquoi ces lumières? Pourquoi ces couleurs? Pourquoi ces pièces semblables

mais bien séparées les unes des autres? Tout cela, dit l'artiste, est à l'image de notre propre univers. En effet, bien que nous ne le voyions pas, les fils étant cachés sous le plancher de la salle, l'électricité qui rend possible l'illumination de ces ensembles provient d'une même source. Lisa

Il s'agit pour l'artiste d'explorer ce monde invisible bien que réel et de nous permettre de voir ce qui serait en principe du domaine de l'onirique.

Neighbour s'empresse alors d'affirmer qu'il en est de même des diverses manifestations de la vie, puisant leur énergie à une source qui, bien qu'invisible, est la même pour tous.

Il s'agit pour l'artiste d'explorer ce monde invisible bien que réel et de nous permettre de voir ce qui serait en principe du domaine de l'onirique. Parfois, dit-elle, je rêve que je découvre un trésor sublime et que celui-ci me permet de comprendre davantage la nature secrète des choses. Bien que dans son rêve ce trésor ne soit pas d'ordre matériel, cette découverte est présentée ici sous la forme d'un coffre rempli de bijoux scintillants. Ses couleurs illuminent la pièce comme le souvenir de ce rêve illumine les yeux de l'artiste.

Les pièces créées entre 1990 et 2000 portant des noms comme Lotus, Festival Wreath, Crown et Luminous, s'inspirent à la fois de l'art populaire mexicain, d'observations de travaux d'électricité et de sa conception spirituelle d'orientation panthéiste. Elles ont pour but de rappeler l'existence d'une réalité invisible et de ce qui relie maintes choses en apparence fort diverses. Enfin, Lisa Neighbour souhaite présenter un tra-

vail qui procure non seulement des pistes de réflexion mais aussi, simplement, de la joie puisque, concède-t-elle, après tout, la vie rend possible des prises de consciences suffisamment difficiles.

Si vous vous étonnez en percevant l'atmosphère chaleureuse des *Illuminations*, rappelez-vous qu'on a voulu ici trancher avec une certaine lourdeur et un pessimisme certain, propre à ce que la scène de l'art visuel a proposé pendant les années '90. Ceux qui désirent encore s'émerveiller ou à tout le moins oublier un peu les univers de souffrances d'Andres Serrano, Robert Mapplethorpe et autres Eli Langer devraient faire le détour et s'imprégner de cette lumière qui remplit la sombre salle d'exposition du centre Bronfman. La vie n'en sera pas plus rose mais vous pourrez du moins vérifier la véracité des dires de Gordon Hatt, convaincu du fait que «durant cette période de noirceur, Lisa Neighbour a choisi de travailler avec la lumière». ☺



Illuminations à la Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman.

Le Délit culturellement suggère

cinéma

The Yards - Trahison

[à l'affiche dès le vendredi 2 février]

The Yards a été présenté à la dernière édition du Festival des films du monde de Montréal. Ce film réalisé par James Gray raconte l'histoire d'un homme qui sort de prison après avoir été accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis.

Vatel

[à l'affiche dès le vendredi 2 février]

Depardieu incarne Vatel, le seul homme de la cour de Louis XIV capable de divertir le roi comme il se doit, soit dans la décadence. Ce film a été le film d'ouverture au dernier festival de Cannes.

15 février 1839

[déjà à l'affiche]

Un film de Pierre Falardeau, mettant en vedette Luc Picard dans le rôle du Chevalier De Lorimier. Les derniers moments de deux patriotes influents lors des Rébellions de 1837-1838, qui, puisque nous connaissons déjà l'histoire, seront pendus.

Les rivières pourpres

[déjà à l'affiche]

Un film de Mathieu Kassovitch (La Haine) avec Vincent

Cassel et Jean Reno. Un thriller à la française: rouge et blanc, neige et sang à profusion, presque X-Files et encore mieux.

Nationale 7

[déjà à l'affiche à l'Ex-Centris]

Les handicapés veulent baiser !!! Film d'auteur, à petits moyens, mais qui a atteint sa cible avec beaucoup de tact.

spectacle

J Mascis and The Fog

[1er février au Cabaret]

L'ancien leader de la formation Dinosaur Jr présentera notamment aux Montréalais des extraits de son dernier album *More Light*. Oreilles frêles s'abstenir.

Everclear

[2 février au Métropolis]

Le groupe originaire de la Californie a déjà cinq albums à son actif. Le plus récent *Songs From An American Movie Volume 2 (Good Time for a Bad Attitude)* a été reconnu par la critique comme étant plus rock que jamais. Les déboires personnels et les aspirations du leader, Alexakis, ont souvent été comparées à ceux de Kurt Cobain. Spectacle prometteur.

Okoumé

[Du 1er au 3 février au Club Soda]

La formation québécoise, de plus en plus appréciée auprès du public, se donnera en spectacle, selon toutes vraisemblances, dans un Club Soda bien rempli!

théâtre

Le rire de la mer

[à la Licorne jusqu'au 3 février]

Pour rire de bon coeur au théâtre sans toutefois tomber dans le cliché du théâtre d'été.

L'avenir est dans les oeufs, précédé de Jacques ou la soumission

[au Théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 17 février]

Ionesco plus accessible que jamais.

événements spéciaux

Fête des neiges

[les fins de semaine, jusqu'au 11 février au Parc Jean-Drapeau]

Aérons-nous les poumons et profitons de l'hiver!

Salon de l'auto de Montréal

[jusqu'au 4 février au stade olympique]

Un jour, je te posséderai...

Le coin de la création

L'écho
collé
au décor
d'eau et de liqueurs des corps
ferait saliver mais à odeurs égales
ce qui suinte en fait perle des surfaces grasses
corrode l'envie d'une par une de les voir se vautrer avant de choir
spasmes à l'appui
lèvres déposées
étreinte consentie
dans les envies audibles de ta poitrine féconde
marivaude en laisse un langage qui ébranle mes nuits
je dirai te boire dans un bouge -une pièce qui saut ceindre les retouches-
quand nous sommes l'un sur l'autre stagnés sur l'extase

HUGO DUCHESNE

Je passe par ta peau quand j'entre en toi
l'amour à l'ombre des terrasses insinère mon corps parlant
c'est l'effort des salives en noir

on partait sans savoir ce que chante la brèche
à l'ouverture des solitudes

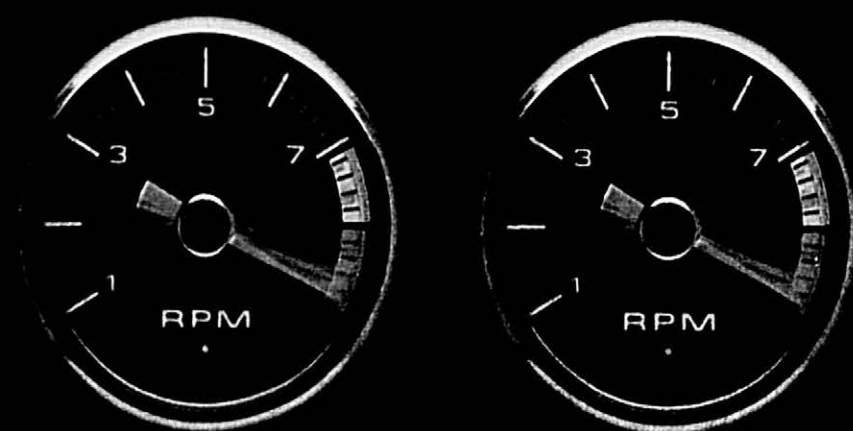
HUGO DUCHESNE

Se prendre et s'étirer

Le vide	Un rideau
Dans son identitaire	Sur son jardin
Prendre la fuite	Tirer sa révérence
Le vite	Un fantasmissimo
Dans son incendiaire	Sur son lardin
Se prendre l'huître	S'étirer la jouissance
D'la vitre	Un bandeau
Dans son vestiaire	Sur son larcin
Prendre une cuite	Tirer sa dépendance
D'la vie	Un dépôt
Dans son avant-hier	Sur son dédain
Se prendre la truite	S'étirer l'intempérance

ANNE-MARIE ROLLIN

Un monde à ta mesure



L'équipe Player's
EN COURSE DANS LA SÉRIE C.A.R.T.